

UNIVERSIDAD NACIONAL AUTONOMA DE MEXICO

FACULTAD DE FILOSOFIA Y LETRAS

LA FEMME CHEZ FRANCOIS MAURIAC

T E S I S

Que para obtener el título de
LICENCIADO EN LETRAS FRANCESAS

P r e s e n t a:

SILVIA RUELAS RUEDA

México, D. F.

1971





Universidad Nacional
Autónoma de México



UNAM – Dirección General de Bibliotecas
Tesis Digitales
Restricciones de uso

DERECHOS RESERVADOS ©
PROHIBIDA SU REPRODUCCIÓN TOTAL O PARCIAL

Todo el material contenido en esta tesis esta protegido por la Ley Federal del Derecho de Autor (LFDA) de los Estados Unidos Mexicanos (México).

El uso de imágenes, fragmentos de videos, y demás material que sea objeto de protección de los derechos de autor, será exclusivamente para fines educativos e informativos y deberá citar la fuente donde la obtuvo mencionando el autor o autores. Cualquier uso distinto como el lucro, reproducción, edición o modificación, será perseguido y sancionado por el respectivo titular de los Derechos de Autor.

A mis padres .

A mi esposo .

LA FEMME CHEZ FRANÇOIS MAURIAC

Etude de quatre romans :

Thérèse Desqueyroux.

Le désert de l'amour.

Le baiser au lépreux.

Génitrix.

I n t r o d u c t i o n .

François Mauriac est l'un des romanciers contemporains le plus universellement connu. Un roman de François Mauriac, c'est François Mauriac lui-même. Il est l'homme d'un seul chant. Chacun de ses livres explique toute son oeuvre, se meut dans le même milieu, emploie les mêmes artifices, les mêmes techniques stylistiques. Quel que soit le roman que nous choisirons, nous ne sortirons point de l'été bordelais coupé de brusques orages et d'incendies de pins. Car tout cela est vécu, non point en fait toujours, mais en émotion et en pensée; tout cela est en même temps le fruit de l'expérience intérieure et d'une implacable connaissance du coeur humain.

De là vient le caractère unique, inimitable de l'oeuvre mauriacienne, de là son ton brulant, cette sorte de violence qui fait que le lecteur ne puisse pas rester dans l'indifférence apathique.

Sa pensée est accessible à tous ceux qui veulent prendre conscience d'une situation, et Mauriac, en effet, ne se réduit pas à mettre en lumière sa pensée mais à en faire la pratique, à donner l'exemple, à l'exprimer dans l'oeuvre littéraire aussi bien que dans le journalisme et l'essai.

Son oeuvre romanesque, en ce qui correspond à sa pensée, est davantage le cadre où il trouve le milieu adéquat.

Considérée dans son ensemble, l'oeuvre de Mauriac apparaît désireuse d'un équilibre entre la chair et l'esprit, la nature et

la grâce, Dieu et le monde.

Dans des romans extraordinaires, habiles, bien faits, selon une progression savante, d'une écriture simple, sensible mais riche et directe, l'auteur suggère plutôt qu'il n'explique, en nous jetant dans des atmosphères qui nous envoûtent et nous font comprendre, mieux que les commentaires les plus détaillés, les réactions soudaines ou les silences subits des personnages qui sont comme l'aboutissement d'un long parcours.

Adolescent mélancolique et solitaire, plein de crises et de doutes, partagé entre le conformisme et la révolte, l'amertume et la résignation, ce jeune garçon contient sans doute la clé de l'univers mauriacien, l'inquiétude qui ne cessera plus de l^e hanter.- Avec sa sincérité, son inquiétude, il reste toujours près de nous.

La femme est un des personnages essentiels parce qu'en elle éclate une grande force de passion tantôt angélique, tantôt démoniaque, toujours en conflit. L'auteur a une connaissance intime - et infallible du coeur féminin qu'il nous décrit avec une grande richesse et subtilité. Toutes les femmes peuvent s'y reconnaître dans la peinture faite car la gamme des types recréés les rassemble toutes.

Notre intérêt s'oriente donc vers l'étude de la femme chez François Mauriac dans ses différents comportements. Ce travail - veut analyser la façon dont Mauriac conçoit ce personnage si cher à lui et jamais oublié dans ses romans.

Cependant, nous allons étudier jusqu'à quel point Mauriac réussit à illustrer sa pensée dans son oeuvre romanesque et jusqu'à quel point elle arrive à être dénonciation et appel. C'est ainsi qu'au cours du premier chapitre nous allons partir du portrait physique féminin que l'on trouve dans ses romans.

Et puisque Mauriac est resté toujours fidèle à son milieu, nous allons ensuite étudier le rôle que joue l'instinct de la propriété chez ces femmes. On passera après à l'intelligence des héroïnes, et à la façon de présenter l'amour chez ces femmes.

Le cinquième chapitre est une étude du sentiment maternel, - pour finalement aboutir à la conception de la femme en relation -- avec Dieu.

L'étude que nous faisons porte sur quatre romans qui nous - montrent quatre types féminins différents: Thérèse Desqueyroux, - dans le roman du même titre; Maria Cross, dans "Le désert de l'amour"; Noémi d'Artialh, dans "Le baiser au lépreux"; et Félicité Cazenave, dans "Génitrix", qui nous fournissent des exemples - remarquables pour expliquer la pensée mauriacienne au sujet de la femme.

Chapitre I

PORTRAIT PHYSIQUE.

François Mauriac a un pouvoir étonnant de communication. -- En quelques traits il campe l'aspect physique d'un être. Comme un étrange sorcier, il crée la présence charnelle immédiate et palpable de ses personnages. On peut dire qu'il amène jusque sous notre regard la grâce vigoureuse ou faible d'un corps, et l'éclat caché d'un visage.

Par exemple, la jeunesse de ses héros devient perceptible à nos sens, mais afin d'aiguiser notre impression par un contraste, il réussit d'un seul mot à nous faire sentir, sur un corps ou sur un visage, les marques devinées de la vieillesse.

Ainsi, romancier consommé, l'auteur nous fait éprouver la puissance du drame dans la présentation matérielle succincte d'un personnage.

Mauriac ne s'arrête pas aux détails, il nous donne seulement les traits strictement nécessaires pour nous présenter, nous suggérer le personnage.

Nous avons remarqué dans les quatre personnages féminins -- étudiés qu'il nous parle presque exclusivement du corps, de la bouche, du front qu'il met en relation avec l'intelligence, et des yeux; il fait très attention au regard qui est surtout l'expression d'une âme, et a ~~travers~~ lequel on peut exprimer ou cacher les sentiments. Mais Mauriac sans approfondir beaucoup, donne une vue d'ensemble, une première impression générale pour que l'imagina---tion du lecteur travaille ensuite à recréer un personnage.

Mauriac nous présente par exemple Thérèse Desqueyroux: il nous fait sentir immédiatement que nous sommes en face d'une femme petite, mais qui a une grandeur intérieure, et nous nous rendons - compte tout de suite que c'est une femme qui va nous intéresser - sous tous les aspects.

"Ainsi contemplait-il, maintenant, Thérèse, exsangue, décharrnée et mesurait-il sa folie de n'avoir pas, coûte que coûte, - écarté cette femme terrible. Thérèse suscitait le drame, pire que le drame: le fait divers, il fallait qu'elle fût criminelle ou victime". (1)

"Jeune femme immobile avec ce bleme visage qui n'exprimait rien". (2)

Cette femme a une plaie intérieure, son visage est "calme, tranquille" mais au fond il trahit un tourment qu'elle seule connaît.

"Joues creuses, pommettes, lèvres aspirées et ce large - front magnifique. Son charme que le monde naguère disait, irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret". (3)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 162.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 8.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 19.

Est-ce que Thérèse est belle? Mauriac, qui nous peint parfaitement bien le tourment qui accable Thérèse, a-t-il voulu par - contraste nous mettre en face d'une femme physiquement belle?

Non, Thérèse n'est pas belle et je crois que ceci a été - fait exprès. Si on était en face d'une femme belle on pourrait peut-être se détourner du centre du problème et arriver à penser - qu'il est dû à sa supériorité physique et en rester là. Mais de - cette façon on se rend compte qu'elle est une femme comme toutes - les autres, que sa souffrance n'a rien à voir avec un problème phy - sique.

"On ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme". (4)

Et Mauriac veut que cela soit clair. Il insiste en répé-- tant deux fois exactement la même chose pour que nous soyons con- vaincus que sa beauté n'est pas physique mais qu'il y a quelque - chose en elle qui la rend attirante.

D'ailleurs, l'auteur ne s'intéresse point à faire un por-- trait physique, à faire une description extérieure de cette femme mais, au contraire, il n'est pas question de beauté extérieure -- mais de vie intérieure.

"Mais on ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on -

4.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 23.

subit son charme". (5)

Et l'idée que nous pouvons nous en faire, après l'empoisonnement, le portrait que nous pouvons imaginer n'est pas du tout agréable. En peu de mots, avec quelques adjectifs qui la qualifient, - Thérèse nous apparaît comme une femme accablée, comme une femme - souffrante. Ce qu'elle est vraiment. Elle a vécu des jours horribles et la figure que nous présente Mauriac c'est celle d'une femme qui a beaucoup souffert.

"Ainsi contemplait Bernard, maintenant, Thérèse, exsangue, - décharnée, et mesurait-il sa folie de n'avoir pas coûté que coûté, écarté cette femme terrible..." (6)

"Petite figure blanche et fardée". (7)

J'attacherai beaucoup d'importance à "fardée" parce que - nous avons l'impression que Thérèse cache encore son drame intérieur. Elle veut que sa figure ne dénonce rien, elle veut déguiser ce qui peut déplaire.

"Une figure comme rongée, ses pommettes trop saillantes, ce nez court". (8)

De même pour "rongée". Devant cet adjectif on a une impression de dégoût et alors on imagine le corps de Thérèse dévoré par

5.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 52.

6.- Mauriac, Ibidem, p. 162.

7.- Mauriac, Ibidem, p. 162.

8.- Mauriac, Ibidem, p. 183.

la souffrance et par le désespoir. Un corps qui s'amenuise peu à peu, lentement.

Mauriac fait souvent allusion aux yeux. Pourtant nous n'avons que peu de renseignement sur ceux de Thérèse. En très peu de mots, Mauriac nous fait deviner ce qu'ils expriment, il ne nous dit pas s'ils sont grands ou petits, quelle en est la couleur, ni quelle impression pouvaient ils faire.

Il lui suffit de dire:

"Ces yeux toujours secs, ces yeux sans larmes". (9)

Mais avec cette seule phrase, nous pouvons nous faire une idée assez profonde de ces yeux. Thérèse n'est pas une femme qui pleure, elle sait que les larmes ne servent à rien et elle n'est pas habituée à extérioriser ses sentiments. Elle sait qu'avec les larmes elle n'obtiendra rien, que son problème ne peut pas se résoudre par les pleurs.

Les larmes sont presque toujours considérées comme un signe de faiblesse et Thérèse n'est pas une femme faible; au contraire; elle est sûre d'elle-même, elle est forte; avec cette seule phrase nous voyons que la force de Thérèse, sa probité, ne diminue en rien.

Avec la description physique de Thérèse, on se rend compte immédiatement que François Mauriac ne "voit" pas ses héroïnes. --

9.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 164.

Nous avons très peu de remarques, éléments insuffisants pour imaginer cette femme. Nous ne pouvons pas non plus la voir physiquement.

Mauriac pénètre le personnage et arriva à son intérieur -- sans s'arrêter à l'extérieur. Il veut qu'on imagine Thérèse et -- qu'on l'incarne comme Emmanuelle Riva l'a fait dans le film tiré de ce roman.

Mauriac a dit à ce propos: "Emmanuelle Riva est Thérèse, - elle l'est peut-être au-delà de ce que le public supporte aisément. On ne peut s'engager de toutes ses puissances d'un personnage inventé, on ne peut pas se confondre avec lui plus que ne le fait -- cette grande artiste. J'aurai attendu plus de trente ans la venue de la vraie Thérèse, mais la voilà".

Maria Cross est une femme très intéressante. Dès qu'on commence à la connaître on se sent attiré par une personnalité différente. Comme je l'ai déjà dit, Mauriac ne s'arrête pas à la description physique de ses héroïnes, mais ceci est encore plus remarquable quand il parle de Maria Cross.

Il laisse de côté presque tous les détails qui nous donneraient une description physique de Maria, mais il donne assez d'importance à l'intelligence de cette femme.

Contrairement à son attitude envers Thérèse, Mauriac nous - parle de l'âge de Maria dès le commencement du livre.

"Elle a sa quarantième année". (1)

"Elle a quarante-quatre ans". (2)

L'auteur nous met en face, dès le début du livre, d'une femme mûre; et c'est peut être le fait que cette femme n'est plus -- une jeune fille, ce qui l'empêche de se lancer dans une description minutieuse: "Elle est dans la maturité mais avec un visage baigné d'enfance". (3)

Il va nous conduire vers une autre voie, il va nous intéresser à un autre aspect et nous connaissons Maria par des généralités.

"Des yeux grands et calmes, un front large, chevelure sombre, jeunesse survivante. Corps épaissi, destruction lente qui -- monte vers la bouche et les joues". (4)

Maria est une belle femme et Mauriac ne pouvait pas l'imaginer autrement. Maria étant une femme qui a quelque chose qui attire les hommes ne pouvait pas être laide; c'est avec sa beauté -- qu'elle intéressera d'abord.

"J'étais jolie", dit Maria. (5)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 13.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 14.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 17.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 14.

5.- Mauriac, Ibidem, p. 171.

"Elle était belle", dit le docteur. (1)

Un trait intéressant à relever, c'est la bouche de Maria. - Des quatre personnages étudiés, c'est seulement pour Maria qu'il nous parle de la bouche comme d'un objet de désir. Et ce détail ne doit pas passer inaperçu parce que la bouche de Maria est un si gne précis. Mauriac nous parle d'une bouche à "grosses lèvres", - d'une "bouche sensuelle".

"Elle a quelques cheveux blancs, la bouche épaisse, fruit - par miracle intact encore, sensualité de ce corps". (2)

Maria est une femme qui excite le désir et Mauriac ne nous le fait savoir que par un seul trait, "la bouche", et dans une seu le phrase. La bouche remplit tout ce corps. Mais cette sensualité, cette attirance n'a pas pu la rendre heureuse. Et nous nous - trouvons devant une femme où le regard et le rire nous montrent un grand désespoir, une grande solitude qui n'a pas changé, même pas avec le temps qui, quelquefois arrive à nous faire oublier.

"Elle a une face étrange à la fois intelligente et animale, oui, la face d'une bête merveilleuse, impassible qui ne connaît - pas le rire". (3)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 174.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 212.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 70.

Le docteur Courrèges plaisantait Maria sur la façon qu'elle avait de rire "comme un masque qui tombait d'un coup sans que le regard eut rien perdu de son imperturbable tristesse". (1)

"Rien n'a pu altérer son sourire". (2)

Comme je le disais au début, le regard dénonce nos sentiments et voilà que les yeux de Maria accusent une désolation intérieure.

"Toujours ces yeux qui interrogent". (3)

"Ces yeux calmes". (4)

Très souvent, Mauriac nous parle du front des femmes qu'il met en relation avec l'intelligence, ce que les gens considèrent comme une chose très rare chez une femme. Une femme par définition ne peut pas être intelligente. Maria a été, et elle sera toujours intelligente. Le temps ne peut dégrader cette qualité.

"Le front vaste et calme n'est pas altéré par le temps" (5).

"Son front est resté pur, il est baigné d'une lumière d'intelligence, dont il est si peu commun qu'un visage de femme soit -

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 71.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 17.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 17.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 70.

5.- Mauriac, Ibidem, p. 48.

touché". (1)

Maria est petite de taille, son corps semble insignifiant, et ne semble pas justifier sa réputation.

Nous ne pouvons que remarquer le contraste de Mauriac avec les apercus de Marie et de Thérèse.

En lisant "Le Baiser au lépreux" nous nous trouvons en face de Noémi d'Artialh, une jeune femme, presque une jeune fille. On ne peut pas la rapprocher des autres héroïnes, parce que chacune a sa personnalité individuelle.

Cette Noémi symbolise la pureté, la douceur tendre. C'est un personnage pur, qui symbolise une vérité dramatique vivante. - Une jeune fille intacte et intègre qui ne se résigne pas à perdre son enfance et sa pureté.

La description physique que fait Mauriac de Noémi nous met en face d'une "vierge, d'un ange", selon sa propre expression, plus tôt qu'en face d'une femme.

"Jean Péloueyre regardait cette Noémi qui avait dix-sept -- ans. Sa tête brune et bouclée d'ange espagnol. Jean adorait le séraphique visage qui faisait dire aux dames que Noémi d'Artialh était jolie comme un tableau. Vierge de Raphaël. Des cils indéfinis ajoutaient à la chasteté des longues paupières sombres". (2)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 63.

2.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 33.

Quelle description à propos de Noémi de celles de Maria et de Thérèse. Quelle différence de langage!

L'image de Mauriac en souligne l'éclat. Il nous a parlé de la bouche de Maria Cross. Il nous parle aussi de la bouche de Noémi mais avec une conception très différente. La bouche de Noémi n'a rien à voir avec la sensualité, au contraire, elle est unie au concept de virginité, d'enfance.

"Visage encore baigné de vague enfance, virginité des lèvres puériles". (1)

Et Mauriac, avec un grand pouvoir de suggestion, par lequel une expression engendre une représentation concrète, immédiate, - nous fait "visualiser" en une image nette, la réalité évoquée.

Les mots sont choisis et ordonnés de telle sorte qu'ils suggèrent le réel. Il emploie des mots communs au sens de l'odorat - pour créer en nous une sensation de pureté et de propreté à propos de Noémi.

"Son odeur de savonnette et de linge propre". (2)

"Elle imprègne tout de son odeur de jeune fille". (3)

Et, dans les mots qu'il emploie pour décrire un personnage, il met souvent une charge émotive.

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 33.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 32.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 47.

Le mot "enfant" par exemple, est chargé de sens et de douceur. Il ne souligne pas seulement une différence d'âge mais un monde de tendresse. Quand Mauriac, à propos de Noémi, dit qu'elle a un "visage d'enfant", c'est bien sûr pour nous imprégner d'un sentiment de pureté, beaucoup plus que pour nous rendre compte de l'âge de cette femme.

Il nous parle aussi des yeux de Noémi, mais d'une façon très brève. Ces yeux-ci n'expriment aucun sentiment, aucun état d'âme.

"Les yeux pareils à des fleurs noires". (1)

Bien sûr qu'ils doivent être beaux ces yeux.

Mauriac évoque des couleurs pour nous rendre sensible, et, si l'on peut dire tangible, quelque trait de sa description. Et voici encore le sentiment de pureté explicitement suggéré par une couleur.

"Que ses oreilles étaient blanches". (2)

Dans les quatre personnages étudiés c'est la première fois que la voix apparaît comme un trait caractéristique d'une description.

"La voix faible".

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 41.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 80.

"La triste voix". (1)

Et que je rapprocherais du souffle.

"Elle a un souffle d'enfant calme". (2)

La voix et le souffle sont accompagnés des adjectifs qu'on pourrait appeler mots clés. En lisant "faible" et "calme" nous ne pouvons qu'imaginer une créature démunie de forces pour lutter, - pour se révolter, et qui nous en pouvons être sûrs, ne risquera même pas de lever la voix.

Mauriac nous présente Noémi comme une bourgeoise et même - comme une "bourgeoise épaisse", (3) comme toutes les femmes de la classe sociale à laquelle elle appartient, selon l'auteur.

Je trouverai donc comme le trait le plus caractéristique de Noémi la pureté. On ne trouve pas en elle de sensualité comme chez Maria Cross, ni l'attraction que peut exercer Thérèse.

Nous passons à Felicité Cazenave et nous trouvons que l'expression mauriacienne dit à la fois tout ce qu'elle veut dire et - plus qu'elle ne dit. Elle est pleine de résonances. Chaque geste, chaque mot a ici sa signification.

Mauriac ne se perd pas non plus dans de longues descriptions

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 95.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 161.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 178.

avec Felicité Cazenave. Il donne seulement de petits traits, mais chargés d'une grande signification, pour que le lecteur soit actif et se serve de ces traits, pour faire naître en lui le personnage.

Dès qu'on commence à lire le roman, le lecteur s'aperçoit - que Felicité est une femme âgée.

"Vieille femme haletante. Pauvre corps essoufflé, rendu"(1).

Et Mauriac non seulement nous le fait sentir mais il le répète plusieurs fois pour attirer notre attention: "la vieille - lourde". (2)

Avec cette phrase on imagine immédiatement non seulement - une vieille, mais une grosse dame. Cette grosseur est peut être - due à son âge et Mauriac doit l'avoir fait exprès. Mais sans doute qu'il veut aussi nous donner ce trait parce que Felicité est - une bourgeoise et Mauriac accorde souvent cette grosseur aux femmes de cette couche sociale. De même pour nous présenter une - vieille femme malade.

"Ses jambes gourdes". (3)

"Doigts déformés, ses genoux malades fléchissaient". (4)

1.- Mauriac, Génitrix, p. 101.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 83.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 69.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 72.

On devine immédiatement qu'elle a de l'arthrite et d'ailleurs elle est malade des artères. Mais ce n'est pas non plus une coïncidence qu'elle soit atteinte par ces deux maladies. Si elle a de la peine à se mouvoir d'un endroit à un autre il faut retenir ceci pour donner toute sa valeur à tout ce qu'elle est capable de faire pour son fils.

A chaque instant Mauriac nous fait sentir la vieillesse de cette femme.

"Un peu de crâne blanc paraissait entre les mèches teintes". (1)

Quelle différence de ton pour nous décrire Felicité Cazenave des autres héroïnes! Il est impitoyable avec elle. Tout est déplaisant en elle; même la voix; ce n'est pas une voix agréable, harmonieuse mais une voix aigüe. Tout en elle blesse.

Mauriac emploie les termes précises qui nous donnent dans leur brièveté une multitude d'impressions qui formeront notre jugement à propos d'un certain personnage.

Quelle économie de moyens, de termes! On est devant un écrivain sobre, concis, avec une expression ramassée. En quatre mots seulement il nous peint le côté profondément désagréable de Felicité Cazenave. D'un tracé bref et incisif, Mauriac nous pré-

1.- Mauriac, Génitrix, p. 17.

sente son physique dégoûtant, reflet de sa bassesse.

"Félicité tombait dans de brefs sommeils comme dans des trous et ronflait laidement, la tête basse, la mâchoire décrochée". (1)

Sa face n'a plus de vie, elle est une "face couleur de terre". (2)

Et le regard:

"regard éteint, sanguinolent". (3)

"regard fixe et goulu". (4)

Son regard va presque s'éteindre, il n'a plus de lumière mais quelle puissance encore! C'est un regard fixe, qui ne veut rien perdre, qui veut tout s'approprier, qui garde sa force et son pouvoir.

Mauriac n'insiste pas sur beaucoup de traits de Félicité dont il aurait pu profiter. Il veut que le lecteur ait une impression personnelle et qu'il l'obtienne avec très peu de mots. Plus qu'à l'apparence de cette femme, les jambes, les doigts déformés, les cheveux, Mauriac s'intéresse à nous faire sentir sa puissance

1.- Mauriac, Génitrix, p. 124.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 124.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 127.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 128.

intérieure.

"Elle avait coutume de se tenir le buste droit, dans une attitude majestueuse, puissante". (1)

Mauriac la décrit comme une vieille reine despotique qui établit son règne avec une autorité éclatante et terrible. Elle brille par une autorité majestueuse. Mère omnipotente, mère omniprésente.

De Mathilde Cazenave nous n'avons presque rien. Mauriac ne s'intéresse pas beaucoup au physique de cette femme mais, comme d'habitude, avec deux phrases il est capable de nous donner toute une gamme d'idées afin de pouvoir la représenter telle qu'elle est.

"Visage craintif, méfiant de Mathilde vivante". (2)

"Fernand se rappelle de ce dos rond, cet air battu, ces yeux jaunes de chatte pourchassée". (3)

Nous ne pouvons qu'imaginer justement une chatte qui est toujours à l'affût, méfiante et craintive.

Voilà donc le style que Mauriac emploie pour décrire physiquement les héroïnes que nous avons étudiées. Il est bien clair que l'auteur ne s'intéresse point à faire une description méticu-

1.- Mauriac, Génitrix, p. 77.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 59.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 144.

leuse, il les présente et c'est tout. C'est à nous de broder notre impression. Il s'attache à nous faire sentir, grâce à quelques détails, l'intense circulation de sentiments qui se fait entre les personnages, le mystère et l'ambiguïté des caractères par tout ce que nous devinons en eux de trouble et d'humain.

Mauriac inspire ses personnages des mots, des gestes, qui - sans qu'il soit besoin de commentaires, les trahissent chaque fois et que plus encore, c'est le moyen de dire plus de choses en moins de mots.

"Ces personnages, songe Mauriac, ne sont pas soutenus par leur propre vie: ce sont nos lecteurs, c'est l'inquiétude des - coeurs vivants qui pénètre et gonfle ces fantômes, qui leur permet de flotter un instant dans les salons de province". (1)

1.- Simon, Pierre-Henri, Mauriac par lui-même, p. 54.

Chapitre II.

L'INSTINCT DE LA PROPRIETE.

On a écrit que le destin de François Mauriac était la fidélité. C'est vrai: "né Bordelais, bourgeois et catholique, il n'a jamais rien créé d'absolument beau ni rien de profondément valable que dans le prolongement de ses vérités natales... Et toute son oeuvre de romancier et de dramaturge apparaît comme une psychanalyse cruelle des vides et des vices de l'âme bourgeoise". (1)

Donc, Mauriac va peindre le milieu étouffant où il a vécu. Et il va nous donner une peinture sarcastique de la mesquinerie, de la vanité provinciale et bourgeoise. Par de petits détails, il lance ses flèches meurtrières contre cette espèce des gens.

La bourgeois constitue, dans l'oeuvre de François Mauriac, un type plutôt qu'un individu; pantin découpé entre plusieurs figures dont chacune résume les autres, tout en soulignant tel trait particulier.

Ces bourgeois ne sont que des personnages remplissant un rôle secondaire dans la plupart des cas, puisqu'ils ont une personnalité si générale, qu'elle devient presque leur caractéristique essentielle. Ils ont été tous élevés dans les mêmes préjugés et conventions d'une façon telle qu'ils n'arriveront pas à avoir d'âme propre. Ils deviendront les simples supports d'un nom et d'une fortune et ils partageront les mêmes traits et leur autorita-

1.- Simon, Pierre-Henri, Mauriac par lui-même, p. 31.

risme odieux.

L'homme bourgeois n'existe que pour la tradition car, en de hors de l'attachement au nom familial et à l'argent, il n'est pas capable de sentiment authentique.

Mauriac arrive, jusqu'à les esquisser sous les mêmes procédés. Ils se ressemblent tous.

La vie est limitée à la province, et la province à Bordeaux où la prospérité matérielle est le commencement et la fin de toute existence. Les femmes deviennent les gardiennes de l'ordre social les institutrices de la morale, en épiant les allées et venues des autres.

Et nous voyons, par exemple, Noémi et sa mère qui viennent de visiter le curé et qui "s'en allèrent seules pour ne pas éveiller la curiosité des voisines". (1)

Noémi d'Artialilh veuve, "elle ne sortait qu'à l'heure de la messe et s'assurait avant de traverser la place qu'il n'y eût personne. Certaines critiques l'obligèrent à refuser une robe d'un noir trop soyeux, trop brillant". (2)

Plus encore, l'auteur a quelquefois mêlé, même chez les -- moins bourgeois de ses héros, les plus grandes passions, à un sens solide de la fortune et de la propriété. C'est le cas, par exem--

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 52.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 172.

ple de Thérèse Desqueyroux. Elle pense aux raisons par lesquelles elle a épousé Bernard. "Je l'ai épousé parce que... Au vrai, - pourquoi en rougir?" Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. "Elle avait toujours eu la propriété dans le sang". (1)

En province, la famille supplante l'individu, le nom supplante la personne. Ces personnes sont obsédées par un héritage sans tache.

Ce qui exaspérait Félicité, née Péloueyre, issue de "ce -- qu'il y avait de mieux dans la Lande" et qui n'aimait point se souvenir que lorsqu'en 1850, elle entra dans la famille Cazenave, la grand-mère de son mari, portait encore le foulard". (2)

Quand Thérèse est accusée d'avoir empoisonné son mari, son père est désespéré mais non pas à cause de Thérèse. "Trouve autre chose, Thérèse, je t'en supplie au nom de la famille. Trouve autre chose malheureuse!" (3) Il ne pense qu'à étouffer le scandale.

C'est l'honneur qui compte et le père ajoute, quand Thérèse sort de la prison: "Heureusement elle ne s'appelle plus Larroque;

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 39.

2.- Mauriac, Génitrix, p. 20.

3.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 118.

c'est une Desqueyroux". (1)

La famille est une institution qui est mise à part et qu'il ne faut pas toucher. Thérèse ne peut pas subir les préjugés -- idiots, elle ne peut pas supporter cette rigidité fictive due à l'armature sociale, tandis que Bernard, lui, se fâche quand on -- traite ce sujet, et il dit à Thérèse, "même en plaisantant et pour me faire grimper, tu ne dois pas toucher à la famille... Nous ne plaisantons pas sur le chapitre de la famille". (2)

Bernard Desqueyroux est, d'ailleurs, le plus individualisé des bourgeois. Il est en même temps bourreau et victime car il est lié à Thérèse, et, celle-ci étant l'une des héroïnes les plus chères à Mauriac, il est présenté comme un bourgeois tenace qui ne se laisse pas accabler. Le fondement de son caractère est la bêtise qui fait de son cœur un bloc de glace. Sûr de sa puissance sociale, il ignore toute inquiétude et tout sentiment. Pour lui, tout est déjà fixé, prémédité et il en est tellement intoxiqué qu'il ne peut qu'imaginer l'argent comme la cause de l'empoisonnement de Thérèse.

Il ne peut l'aimer, il ne la voit que comme un moyen de perpétuer sa race, "Et il contemplait avec respect la femme qui por-

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 13.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 58.

tait dans ses flancs le maître unique des pins sans nombre". (1)

Fernand Cazenave éprouve le même sentiment envers Mathilde. "Elle était devenue sacrée à Fernand. Il crevait d'orgueil parce qu'il y aurait peut-être un Cazenave de plus dans le monde. Autant qu'un grand seigneur, Fernand vénérât son nom". (2)

Ils sont donc, deux personnages représentatifs d'une société que Mauriac n'a pas oubliée.

En même temps, les femmes bourgeoises sont remplies d'un esprit pratique et positif dû au sens de l'intérêt matériel. Le culte de l'argent les emplit, elles aussi, d'une façon totale. Elles sont uniquement attentives à la loi inflexible de convenances sociales, laissant de côté toute pensée originale et tout sentiment personnel. Les jeunes filles, au lieu de rêver aux garçons de leur âge, cherchent à épouser confortablement un monsieur sérieux et établi, tel qu'elles l'ont vu faire chez toutes les femmes de leur classe.

Elles sont habituées à toute sorte de combinaisons afin d'obtenir des alliances productives.

"Il importait à l'honneur de la famille qu'elles pussent tenir leur rang, c'est à dire, avoir une bonne, un salon et un jour

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 62.

2.- Mauriac, Génitrix, p. 20.

de réception..." (1)

Et nous voyons Noémi d'Artiailh attachée à un destin inéluc table. "On ne refuse pas le fils Péloueyre; on ne refuse pas des métairies, des fermes, des troupeaux de moutons, des pièces d'ar genterie, le linge de dix générations bien rangé dans des armoires larges, hautes et parfumées; des alliances avec ce qu'il y a de mieux dans la lande. On ne refuse pas le fils Péloueyre". (2)

"Les d'Artiailh font un beau rêve, ne peuvent croire à leur bonheur". (3)

Le bonheur, c'est une belle position. Peu importe ce que cette jeune fille puisse éprouver envers Jean. L'amour ne compte absolument pas. Ce qui compte c'est de faire un mariage "comme il faut", et de faire fructifier un capital. Cette vénération, ce culte des biens et du nom réduit la femme à l'esclavage, et Noémi d'Artiailh sera amenée à n'être qu'une veuve exemplaire. Son beau père a mis une clause dans ses dernières volontés qui oblige Noémi à ne pas se remarier.

"Elle connut que sa fidélité au mort serait son humble gloire et qu'il ne lui appartenait pas de s'y soustraire". (4)

1.- Mauriac, Le romancier et ses personnages, p. 190.

2.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 57.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 40.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 178.

Dans le "Désert de l'amour", Mauriac se sert de Lucie Courrèges, qui représente une autre de ces "femmes de famille" anonymes, uniquement attentives à ce qui font les autres et pour lesquelles, tout ce qui touche l'argent devient le noyau de la vie -- quotidienne.

"Ils ne me disent rien-dit-elle à propos de sa fille et son beau-fils-. Elle croyait que Gaston avait une assurance sur la -- vie, mais de combien? Elle ignorait ce qu'ils avaient touché exactement à la mort du père Basque". (1)

Lucie Courrèges reste, comme toutes ces pauvres femmes, -- étroitement réduite et confinée au sein d'une société où le sens -- des hiérarchies sociales et la vanité familiale atteignent les extrémités les plus odieuses.

Les bourgeois sont présentés, chez Mauriac, dans un égoïsme despotique. Ils sont confortablement installés dans leur abondance matérielle, évaluant uniquement les êtres selon leurs possibilités financières, ils se considèrent comme le centre d'un univers où il n'y a jamais la moindre pensée désintéressée. Devant la misère, - ils sont indifférents.

Leur puissance est absolue devant la famille et ils traitent avec un grand mépris les domestiques. Ces servants d'ailleurs, ap-

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 23.

paraissent très peu dans l'oeuvre de François Mauriac et il les --
peint avec quelques mots, presque toujours les mêmes, mais suffi-
sants à nous décrire avec vigueur la condition lamentable de ces --
bonnes fidèles, comme Marie de Lados, avec "ses yeux craintifs de
chienne couchante"; (1) "une serve agenouillée et tremblante"(2)
ou comme Gadette, avec "des yeux de volaille pourchassée". (3)

Ils sont précis et respectueux, voués à leurs devoirs reli-
gieux, mais seulement parce qu'ils veulent apparaître au regard d'
autrui comme conscients de leur tâche. Mauriac fait encore une -
peinture très cruelle du milieu vécu, ne s'en servant que pour --
nous montrer l'absence de pitié chez ces bourgeois qui oublient le
sens élémentaire du mot chrétien "charité", car ils ignorent que -
charité doit être "amour".

1.- Mauriac, Génitrix, p. 109.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 140.

3.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 37.

Chapitre III

L'INTELLIGENCE DES HEROÏNES

Si nous cherchons à classer les différentes femmes que Mauriac nous présente dans ses romans, nous trouverons les passionnées et les tièdes, les indépendantes et les femmes de famille. Le commun dénominateur qui va les grouper c'est, avant tout, l'intensité de leur vie spirituelle, facteur déterminant et bien significatif.

Les femmes de famille sont toujours absorbées par celle-ci et restent entièrement soumises aux besoins de ses membres, pendant que les autres prétendent vivre leur vie, affirmer leur personnalité.

L'auteur accorde beaucoup d'estime à celles de ses héroïnes qui sont des indépendantes; ce privilège implique par contraste, - une grande médiocrité chez les femmes de famille. Quant à celles que nous voyons détournées des travaux proprement féminins qui - passent des heures à faire de longues lectures, ce sont des rebelles.

L'intelligence n'est pas impartie à toutes les femmes qui - apparaissent dans ses romans et quand elle leur est donnée, elle - est la marque d'un être d'exception.

"Cette lumière d'intelligence dont il est si peu commun qu'un visage de femme soit touché, mais qu'elle y est émouvante alors et qu'elle nous aide à concevoir que Pensée, Idée, Ingelligence, - Raison, soient des mots féminins". (1)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 63.

L'intelligence est un indice de supériorité et ainsi les -- personnages les plus aimés loin d'être purs et parfaits, sont par dessus tout intelligents, parce qu'ils traduisent ainsi, avec une -- chaleur plus palpitante une vérité dramatique et vivante.

Nous trouvons que les quatre personnages étudiés sont intel ligents, Noémi étant la moins intelligente des quatre, et Mauriac le dit: "Cette femme inculte et sans intelligence". (1)

En quoi consiste l'intelligence de ces femmes?

Ces femmes sont différentes des autres, elles ont une inten sité secrète, elles semblent être comme toutes les femmes mais ce pendant il y a en elles une inquiétude obscure, une angoisse dont elles ne savent pas le sens. Elles veulent mener une vie pleine-- ment consciente où l'indifférence n'existe pas.

a) Intellectualité.

On va d'abord examiner ce qu'on peut considérer comme l'in tellectualité chez ces femmes et on verra que cette intelligence -- ne les fait pas souvent agir.

Mauriac met toujours en opposition deux types différents de femmes. Il aime ce procédé qui met en relief le contraste qui per met au lecteur d'établir une distinction et de mieux comprendre -- les personnages.

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 175.

Mauriac nous présente "les femmes de la famille" comme il les a toujours vues dans sa propre famille. Le contraste qu'il a pu en sortir n'est que le produit de ce qu'il a vécu. Il en a été choqué.

Dire femme de famille est concevoir un modèle, un type unique de femme qui est toujours prête à se soumettre et dans laquelle on ne trouvera aucune variante. La tenue extérieure, les attitudes, les habitudes, les occupations et par-dessus tout, les façons de penser et de sentir, tout est réglé par la société pour ces femmes.

Elles n'arrivent pas à penser personnellement, au delà des conventions et des préjugés. On trouve un bon nombre de ces femmes dans les romans de Mauriac, ce n'est pas qu'elles y jouent le rôle principal mais elles créent une atmosphère où les êtres passionnés sont plus clairement mis en relief.

Dès le début de son oeuvre Mauriac a révélé le goût de ces femmes pour les questions ménagères.

"Raymond avait cru que naissait l'une de ces conversations sans fin dont les multiples phrases insignifiantes venaient mourir autour du docteur. C'était le plus souvent des discussions ménagères; chacune défendait ses domestiques". (1)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 29.

A peine mariées, elles sont tout entières absorbées par le souci de leur maison. Souci louable sans doute, mais qui chez ces dames, fait mourir tout autre sentiment.

Il arrive de voir une de ces femmes devenir la seule responsable d'un enfer familial. "Impossible de rien faire ni de rien dire qui ne lui fût odieux" (1), dit Lucie Courrèges. Chaque geste, chaque mouvement, chaque effort vers son mari, l'éloigne encore plus. Cette pauvre femme découvre toujours trop tard qu'elle est la cause de l'abîme qui existe entre son mari et elle.

Elles demeurent toujours indifférentes à tout ce qui n'est pas leur maison, toujours dans une médiocrité, dans une bêtise incurable. Toutes elles demeurent incapables de passion, tout sentiment étant automatiquement rejeté.

Par contraste, nous voyons que Mauriac choisit pour le rôle principal une femme indépendante. Elles sont des femmes audacieuses qui osent "faire parler d'elles", ce sont des passionnées qui se révoltent et qui laissent de côté les problèmes ménagers.

L'intelligence de ces femmes est toujours considérée comme un crime. Qu'une femme aime et prétende consacrer de longues heures à la lecture et elle est une femme perdue qui attire sur soi le scandale.

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 34.

Ici nous ne pouvons pas nous empêcher de faire un rapprochement entre Thérèse Desqueyroux et Maria Cross.

Elles sont les deux femmes les plus hors-la-loi qu'on trouve dans ces quatre romans. Elles trouvent un grand plaisir dans la lecture et dans la cigarette. Et Mauriac insiste beaucoup sur ces deux détails qui les accompagnent à travers tout le roman. C'est une sorte de marque.

"Thérèse, où es tu ?

Ici sur le banc.

Ah! oui, je vois ta cigarette". (1)

Et Mauriac insiste: Elle fume toujours une cigarette, l'une après l'autre. C'est une sorte de témoignage qu'elle est là, qu'elle existe et qu'elle est différente des autres femmes, une femme indépendante et qui ne supporte pas d'être soumise à l'autorité maritale.

Cela nous paraît puéril. Qu'une femme fume ou qu'elle aime la lecture, cela n'a pas d'importance à notre époque. Mais Mauriac s'attache à ces comportements extérieurs qui symbolisent pour lui la libération de la femme.

Thérèse ne peut pas laisser sa cigarette. C'est comme un refuge pour elle.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 71.

"Comment vivre sans fumer?" (1)

"Tout un après midi sans tabac!" (2)

Elle se sent sans courage quand elle n'a pas une cigarette à la main.

On trouve un rapprochement très net avec Maria Cross.

"Elle fume trop. Elle s'intoxique. Que de livres!" (3)

Mais tandis que de Thérèse nous savons qu'elle fume et qu'elle lit, nous ne trouvons pas de nombreuses remarques sur ses lectures, nous devons les deviner plutôt. Nous ne trouvons que ceci: Thérèse analyse le caractère d'Anne et voit qu'elles sont très différentes l'une de l'autre. Elle dit à propos d'Anne: "Elle haïssait la lecture, n'aimait que coudre, jacasser et rire. Aucun goût commun". (4)

Mais avec Maria c'est très différent, nous savons très bien et parce que Mauriac insiste sur ce détail, que Maria aime beaucoup la lecture. Elle a l'audace d'aimer la lecture et une femme qui fait cela inquiète et scandalise.

"Maria Cross étendue et lisant". (5)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 71.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 155.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 65.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 34.

5.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 92.

Cette image se répète plusieurs fois dans le roman. Maria est toujours ainsi. C'est sa position habituelle.

"Elle mettrait ses pantoufles, s'étendrait, fumerait, lirait, mais quoi? rien en train d'intéressant". (1)

Maria se trouve à son aise quand elle fume et quand elle lit, mais la lecture ne la satisfait pas entièrement. Elle lit seulement pour le plaisir de s'occuper à quelque chose, pour se sentir quelqu'un qui peut faire quelque chose.

Quelle sorte d'intellectualité reproche-t-on alors à ces femmes? On leur reproche vraiment de fumer? Est-ce que fumer a tellement d'importance?

Non, et Mauriac se sert pour les défendre du docteur Courrèges qui dit à propos de Maria:

"On ne lui reprochait rien que cette indolence qui la rend incapable de s'intéresser à son intérieur". (2)

On traite Maria d'"intellectuelle" (3) et dire d'une femme qu'elle est intellectuelle cela mène au scandale, où j'arriverai à dire qu'avec l'indignation était lié le mépris.

"Je jouais à l'intellectuelle". (4)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 166.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 126.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 127.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 129.

Maria dit ceci en pensant qu'elle voudrait être différente, elle voudrait ne pas ressembler aux autres femmes. Elle veut faire ce qu'elles ne font pas.

Quant à Thérèse, il faut aller jusqu'à son enfance pour -- chercher les sources de cette intellectuaillité. Dès que Thérèse a fréquenté le lycée, il y a eu quelque chose en elle, un germe qui n'a fait que croître. Elle aussi, elle veut cultiver sa différence.

"Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la - crainte du châtimeⁿt". (1)

Alors elle veut être quelqu'un, elle ne supporte pas de demeurer comme les femmes de sa caste et plus encore quand elle connaît certains jugements à propos des femmes.

"Toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiot^es". (2)

Si on veut être indépendante, on est une hystérique, si on reste sans bouger, sans rien faire ni rien dire, on est une idiote.

Les gens qui entourent Thérèse se rendent compte qu'elle --

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 26

2.- Mauriac, Ibidem, p. 12.

est différente. Son monde ne se limite pas seulement à la maison, il est plus vaste. On sait qu'on peut parler avec elle de tout, - elle ne ressemble pas aux gens de son village. Elle a une certaine réputation.

"L'intelligence de Thérèse était fameuse. Un esprit fort - sans doute". (1)

François Mauriac insiste sur deux comportements extérieurs sans importance à l'heure actuelle: la cigarette et les lectures. Mais il faut tenir compte que Mauriac veut peindre un milieu et -- que lui appartient à un milieu où le poids de la société pèse beaucoup. Cela date les oeuvres de Mauriac qui met en scène le milieu bourgeois d'avant la guerre de 1914.

Nous avons vu donc, que François Mauriac montre de fausses intellectuelles. Maria laisse les lectures inachevées. "Que de - livres! Mais aucun dont les dernières pages fussent coupées". (2)

Et encore, les lectures tantôt de Thérèse, tantôt de Maria, ne sont pas connues, on n'arrive pas à savoir à quelle sorte de -- lectures elles s'intéressent. Ce trait n'est pas chez ces femmes qu'un moyen d'opposition.

Quant à Felicité Cazenave on ne trouve en elle aucun de ces

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 32.

2.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 65.

traits communs à Maria et à Thérèse. Il n'y a en elle ni plaisir pour la lecture, ni pour la cigarette. Cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas intelligente; seulement Mauriac nous présente l'intelligence de Felicité sous un autre aspect.

L'intelligence de Felicité se traduit par la domination, par la possession. Cette intelligence prend donc un autre tour. Car il faut être assez intelligent pour dominer les autres. Elle n'est pas une intellectuelle, elle est une dominatrice.

Elle est sûre d'elle même, de tout ce qu'elle pense, médite et prépare. Tout doit être comme elle l'a pensé. Elle n'admet pas sur ce point le moindre soupçon.

"Je t'entourerai d'une protection dont tu n'auras même pas conscience". (1)

Felicité mesure tout, chaque mouvement. Elle conduit tout. Elle a confiance en son intelligence pour agir sans que les gens s'en aperçoivent et pour dominer son fils d'une façon si subtile qu'il ne s'en apercevra point.

Felicité Cazenave est une femme d'une intelligence extrêmement aiguë.

b) Passivité.

Nous nous trouvons avec Thérèse, Maria et Noémi devant trois

1.- Mauriac, Génitrix, p. 98.

femmes revoltées mais en même temps que revoltées elles sont paradoxalement passives. Elles ont à la fois ces deux traits mêlés - qui arrivent à les dominer.

Ce sont des femmes possédées par une terrible puissance d'attachement qui les asservit même à ceux qu'elles n'aiment pas; - elles sont alors considérées comme des objets, elles sont humiliées dans leur condition d'êtres humains.

On n'arrive à les considérer que dans leur rôle d'épouses et mères vertueuses, gardiennes austères du foyer. Elles doivent avoir un coeur simple et être vouées à leur tâche maternelle.

Alors ces femmes deviennent fidèles par froideur et par devoir plutôt que par amour. Elles deviennent des automates dans lesquelles le coeur est fermé à toute passion. Je pourrais dire qu'elles ne connaissent pas le vrai amour ni même la véritable haine.

Elles croient aimer ou haïr avec toutes leurs forces mais - elles ne le font pas librement, elles le font mais sous les préjugés qui leur ont été donnés à travers leur vie. Elles ne risquent pas de sortir du chemin que leur a été tracé. Elles sont des femmes revoltées intérieurement, elles ne supportent plus la vie qu'elles mènent, mais elles ne font rien pour s'en débarrasser. Extérieurement elles sont passives, elles n'agissent pas. Elles sont habituées à subir cette condition.

Dès que Thérèse a été une jeune fille, elle a senti en elle

quelque chose de différent des autres, alors elle a cherché une façon de se révolter et sans doute a-t-elle trouvé l'agressivité.

"lycéenne raisonneuse et moqueuse". (1)

Il y a déjà en elle un germe qui va se développer à mesure qu'elle grandira. Un germe qui est né dès sa première enfance.

"Ils ne croient plus au péril d'une éducation comme celle - qu'a reçue Thérèse, un monstre, sans doute". (2)

Thérèse sait qu'elle appartient à un monde différent. Elle n'est pas une conformiste, elle n'est pas aveugle, elle voit la -- réalité, une réalité différente de celle des autres. Elle dit de Bernard: "Toi qui appartiens à la race aveugle, à la race implacable des simples". (3)

Elle se sent détachée de ce monde. Elle a un monde à part.

Mais il arrive un moment où elle voudrait savoir quelle sorte de secret elle porte en elle. Elle commence à douter, à s'interroger sur elle même, elle voudrait trouver une réponse, donner un nom déterminé à ce qui se passe en elle.

"Elle se penche sur sa propre énigme, interroge la jeune - bourgeoise mariée dont chacun louait la sagesse". (4)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 22.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 132.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 38.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 63.

Nous voyons ici comment Thérèse se révolte contre elle-même et elle veut agir, elle veut trouver une réponse à cette interrogation qui la tourmente.

Mais plus elle y réfléchit, plus grande encore est la désolation. Elle trouve un monde vide sans issue où elle ne trouve rien qui puisse l'aider à vivre. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue parce qu'on n'agit pas. On laisse passer les jours simplement sans rien faire. C'est une complaisance aux sentiments, aux volontés, aux besoins d'autrui. Thérèse voit la nécessité de se révolter, mais en même temps, elle comprend qu'elle est seule et elle n'agit qu'en pensée.

"N'éprouves-tu jamais, comme moi, le sentiment profond de ton inutilité? Non? Ne penses-tu pas que la vie des gens de notre espèce ressemble déjà terriblement à la mort?" (1)

Thérèse est fortement attirée par des formules comme "devenir soi-même".

"Ici vous êtes condamnée au mensonge jusqu'à la mort". (2)

C'est ça justement ce qu'elle veut. Elle veut devenir elle-même, avoir une existence individuelle. Mais sa révolte embrasse aussi les autres, c'est à dire, qu'elle voudrait que les autres, eux aussi, se révoltent et de cette façon arrivent à une meilleure compréhension.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 77.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 93.

"Qu'il s'efforce de comprendre jusqu'où une femme de mon espèce en pouvait être atteinte et ce que j'éprouvais". (1)

Les gens ne se comprenaient pas entre eux; au moins Thérèse ne comprenait pas les autres, ils menaient une vie toute simple, - ils ne parlaient que de choses banales et les banalités n'intéressaient point Thérèse.

François Mauriac est un grand psychologue. Ce qui domine chez lui c'est une atmosphère créée par des états d'âmes surtout, - plus que par des événements concrets.

Thérèse Desqueyroux est un roman qui inclut un événement extraordinaire: une tentative de meurtre. Mais on peut observer - que l'événement en lui-même et son récit constituent la part minime de l'oeuvre. Il est comme une ombre dans le roman.

Le noyau du roman réside entièrement dans le climat des -- âmes. L'événement ne joue qu'un rôle secondaire mais il a toutefois une importance considérable en tant que signe ou écho de la vie intérieure de Thérèse Desqueyroux.

Mais qu'est-ce qui a poussé Thérèse à commettre cet acte?

Quelle est la raison par laquelle elle a voulu tuer son mari?

"Je n'ai pas voulu le crime dont on me charge. Je ne sais

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 95.

pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance force née en moi et hors de moi". (1)

François Mauriac ne donne pas dans son livre la réponse aux questions que le lecteur, c'est sûr, doit se faire. On arrive à penser que Mauriac lui-même n'a pas trouvé une réponse chez Thérèse. Il n'y a rien de concret dans son acte. Tout est dû à son intériorité.

Mauriac même dit qu'il a été frappé sans doute par un événement qu'il a vu quand il avait dix-huit ans dans une salle de Cour d'assises, mais dans ce cas là, il y avait des motifs simples chez cette femme qui l'ont amenée à commettre un crime, mais avec Thérèse c'était très différent dit Mauriac: "Plus rien de commun avec ma Thérèse, dont le drame était de n'avoir pas su elle même ce qui l'avait poussée à ce geste criminel". (2)

"Thérèse n'a pas réfléchi, n'a rien prémédité à aucun moment de sa vie; elle a descendu une pente insensible, lentement - d'abord, puis plus vite". (3)

Alors, on est conscient qu'il n'y a pas eu, un fait concret et précis qui aurait pu expliquer l'acte de Thérèse. C'était quel

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 22.

2.- Mauriac, Le romancier et ses personnages, p. 110.

3.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 28.

que chose dans son intérieur qui la poussait vers la destruction - de son mari. "Une seule fois et ce sera fini". (1) Elle veut - l'effacer une fois pour toutes. Mais comment a commencé le drame?

"Thérèse a songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle. Tout le monde a quitté la table sauf elle qui ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame comme de tout drame autre que le sien. Il demande "Est-ce que j'ai pris mes gouttes?" et sans attendre la réponse, - de nouveau il en fait tomber dans son verre. Elle s'est tue par - paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute? Impossible que j'aie prémédité de me taire". (2)

Je crois que c'est ici où le drame commence à naître. Elle se tait mais quelque chose commence à se former en elle et pas totalement inconscient. L'idée est née et elle va se développer. - Elle passe de l'inconscient au conscient. Elle commence alors à - doubler la dose des gouttes de Fowler jusqu'au moment où, Bernard étant assez malade, elle est découverte.

Voilà donc Thérèse comme l'héroïne la plus revoltée de ces romans. Mais après cet événement, quelle sorte de vie mènera cette femme?

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 114.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 112.

Quand Thérèse revient auprès de son mari à Argelouse et que Bernard s'impose et lui donne ses ordres à propos de ce que sa vie va devenir auprès de lui, elle écoute seulement, elle ne bouge même pas, mais elle murmure: "à Argelouse... jusqu'à la mort..."(1)

Voilà un exemple de sa passivité. Elle sait que Dieu seulement sait comment elle pourra supporter cela, elle croit mourir en vie mais elle reste soumise, elle ne proteste pas, elle ne risque aucun mot, aucun mouvement.

Elle ne sait pas si elle résistera pour vivre tout le reste de sa vie dans cette chambre. Elle est comme une prisonnière là. Ses forces s'évanouissent mais elle ne proteste jamais. Elle accepte la vie qu'elle mène, avec résignation.

"Tout ce jour à vivre encore, dans cette chambre; et puis ces semaines, ces mois". (2)

Elle pense qu'elle passera le reste de sa vie là et de la même manière, mais elle ne manifeste aucun signe de rébellion; -- elle est accablée, anéantie.

Elle trouve seulement une manière d'agir: elle rêve. Elle se délivre, en imagination de tout ce qui la gêne. Comme elle s'est retirée de la réalité, elle trouve dans son esprit la façon -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 128.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 146.

d'y échanper. Sa révolte est traduite par une évacion.

"Elle ne se leva pas, ce jour-là, ni ne fit sa toilette. - Elle avala quelques bouchées de confit et but du café pour pouvoir fumer. Elle essayait de retrouver ses imaginations nocturnes. Elle composait un bonheur, elle inventait une joie, elle créait de toutes pièces un impossible amour". (1)

La pensée de Thérèse ne cesse pas d'imaginer, comme un signe de fuite. Elle agit comme ça.

"Elle inventait d'autres rêves plus humbles. Elle inventait une autre évacion". (2)

Thérèse donc, veut que les gens agissent, qu'ils vivent -- leur vie, qu'ils aient une existence qui donne un sens à leur vie. Elle aime les choses vivantes, elle aime la nature parce qu'elle n'est pas morte, tout ce qui est vraiment vivant et pas ce qui semble être vivant et ne l'est pas.

"Rien ne l'intéressait de ce qui vit, que les êtres de sang et de chair". (3)

Finalement, après toute une vie de révolte intérieure, -- après une longue vie de soumission, Thérèse pourra agir. Elle au-

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 151.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 152.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 184.

ra sa liberté et rien ne lui semble plus précieux qu'être libre. -
 Pouvoir agir! Faire tout ce dont j'aurai envie, pense Thérèse. -
 Tout lui semble différent. Elle s'accomplira. Elle deviendra el-
 le-même.

Maria Cross est aussi une femme revoltée. Elle appartient à
 ces femmes qui osent faire parler d'elles. Cette sorte de femmes
 sont traitées de "malades", d'"hystériques". Elles ne sont pas -
 des femmes comme toutes les autres et cette phrase est chère à Mau-
 riac pour nommer ces créatures distinctes et si chères à lui:

"Ces neurasthéniques, ces malades imaginaires". (1)

Moi, je trouve Maria moins revoltée que Thérèse. Maria, -
 elle aussi a une vie intérieure intense et elle cherche quelque -
 chose dont elle sent la nécessité mais dont elle ne connaît pas la
 nature. Mais elle ne fait aucun effort pour la trouver. Elle est
 une femme très passive, plus passive encore que Thérèse, mais d'--
 une passivité différente. Sa passivité est une lâcheté ou plutôt,
 elle est dûe à une apathie qui l'empêche d'agir.

Maria s'est attachée à un homme, qu'elle n'aime pas. Ces -
 relations entre Maria et Victor Larousselle sont en elles mêmes -
 l'exemple de la passivité de cette femme.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 184.

2.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 67.

"Ce n'est pas le besoin qui m'a perdue, mais peut-être ce - qu'il y a de plus vil: le désir d'une belle position, la certitude d'être épousée... Et maintenant, ce qui me retient encore auprès de 'lui', c'est cette lâcheté devant la lutte à reprendre, devant le travail, la besogne mal payée". (1)

Maria commence à être une femme entretenue par intérêt matériel et voilà que peu après, elle ne sait pas comment, mais elle est engagée et elle ne peut plus se libérer et d'ailleurs elle ne le veut pas. Elle laisse tout continuer. Maria est une femme qui n'a pas aimé. "Vous qui n'avez jamais aimé". (2)

Elle n'aime pas Victor Larousselle. Il ne lui manque rien auprès de lui. Elle est avec lui par commodité; de cette façon, elle peut se livrer à ses lectures qui vont lui fournir une évacuation de la réalité. Elle est une femme indolente. Elle ne fait rien par paresse, elle a horreur d'agir. Elle préfère ses lectures.

C'est la raison par laquelle on la traite d'"intellectuelle!"

Et voilà la passivité. C'est sa façon de fuir la réalité.- Si une situation est intenable pour elle, elle ne fait rien pour - en finir.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 80.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 88.

"Elle n'a cédé à Larousselle, qu'après la mort de sa femme, par lassitude, par une sorte de nonchalance désespérée, oui - c'est bien le mot et c'est elle qui l'a trouvé: nonchalance désespérée". (1)

Si elle est maintenant dans une telle situation c'est par - apathie, parcequ'après tout, qu'a-t-elle fait pour échapper à cette situation?

"Elle se refuse à lui". (2)

"Maria Cross se refuse à Larousselle". (3)

Peut être oui, qu'elle ne lui accorde rien, qu'elle ne l'accepte plus, mais elle ne fait rien. Plutôt que d'agir, elle préfére mener une vie vide; elle préfére supporter ce qu'elle connaît.

Nous voyons donc que Maria autant que Thérèse, est une femme qui intérieurement n'a rien qui la remplisse complètement, elle se révolte, elle voudrait connaître quelque chose de nouveau, mais elle n'ose rien faire.

C'est la peur de l'inconnu qui la domine. On préfére supporter ce qu'on connaît pour ne pas affronter ce qu'on ne connaît pas. Et c'est justement ça, ce qui se passe chez Maria.

"Raymond admirait Maria pour sa hardiesse, pour son ambi-

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 129.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 130.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 131.

tion sans frein, pour toute une vie dissolue qu'il imaginait".(1)

Raymond peut faire voler son imagination. Qu'il imagine - tout ce qu'il veut, mais la réalité est bien différente, Maria n'oserait pas sortir de la ligne tracée. Néanmoins, il y a une intention de révolte lorsqu'elle rencontre Raymond. Elle exprime une grande joie quand elle pense qu'elle pourra retrouver Raymond. En ce temps là, tout son monde à elle se referme autour de lui. -- Elle n'attend le jour que pour cette joie et cet espoir de retrouver l'enfant. Elle songe, elle a une raison de vivre. Mais finalement, comme je l'ai déjà dit avant, elle n'oserait pas continuer. Elle a peur et elle continuera avec la même vie qu'elle a menée.

Une vie inutile, de tous les côtés par lesquels on l'examine. Vie sans valeur. Elle ne sait rien faire.

"Maria s'affolait, maladroite, incapable de rendre aucun - des soins familiaux aux autres femmes". (2)

Mauriac donc nous montre Maria comme une femme passive mais d'une passivité qui lui a été accordée par apathie. Elle a vécu - toute sa vie attachée à un homme qu'elle n'aime pas mais qu'elle - ne risquera pas d'abandonner.

"Cette petite femme si simple, c'est Maria Cross. Elle -

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 126.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 225.

était là, soumise, inerte". (1)

Et voilà Maria qui se résigne à sa vie, elle va se conduire conformément à ce qu'on va lui demander. Elle cédera à tout ce qui lui sera indiqué.

Noémi d'Artialh, héroïne du "Baiser au Lépreux" est une vraie "femme de famille". Elle est le portrait fidèle de ces femmes dont Mauriac a été entouré. C'est avec cette sorte de femmes que Mauriac a vécu et dont il a été fortement choqué.

La même situation était vécue par toutes les classes sociales. Chacune de son côté.

La charge matérielle de la paysane est le symbole de la charge morale de la bourgeoise.

"Quand j'étais enfant, il y avait devant la maison de mes grandes vacances, une prairie, et, au delà de cette prairie, une route presque toujours déserte. Le dimanche après midi, pourtant, je regardais passer les groupes de paysans qui regagnaient leurs métairies perdues dans les pins. Or, ceci me frappait: les hommes avançaient, les bras ballants, balançant leurs mains énormes et vides. Les femmes suivaient, chargées comme des ânesses de paquets et de paniers". (2)

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 173.

2.- Mauriac, Le romancier et ses personnages, p. 165.

Et Mauriac ajoute :

"Mais dans la moyenne bourgeoisie provinciale et campagnarde, c'était bien la même loi qui pesait sur la femme. Sans doute la bourgeoise échappait-elle à l'obligation du travail; elle n'en demeurait pas moins sujette, étroitement confinée dans son intérieur". (1)

Voilà la situation de ces femmes et dont Mauriac a été le témoin dès sa première enfance. Et voilà que Noémi appartient à ce genre de femmes.

"Elle appartient à cette race qui ne cherche dans le mariage aucune joie charnelle; femme de devoir, soumise à Dieu et à son époux". (2)

Noémi est une femme qui n'arrive pas à penser qu'elle puisse se révolter. C'est une idée qui ne l'atteint jamais. Elle voit sa vie s'écouler, telle qu'elle a vu s'écouler les vies de toutes les femmes de son espèce.

"Elle regarde son destin, le sachant inéluctable; on ne refuse pas le fils Péloueyre".

Elle ne peut rien faire contre son destin. Ce qui se passe dans sa vie, doit se passer. C'est inévitable.

1.- Mauriac, Le romancier et ses personnages, p. 167.

2.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 41.

Noémi n'ose pas se révolter. Elle ne se risque pas à prononcer un seul mot.

"Noémi était bien capable de rien répondre. Elle ne lisait pas de romans, elle servait chez ses parents, elle obéissait". (1)

Nous pouvons relever de cette citation les verbes "servir" et "obéir" pour nous rendre compte de la situation et du caractère de Noémi. Elle est un être servile, obéissant et pour lequel il n'y a pas à discuter. Elle écoute ce qu'on lui dit et elle l'accomplit sans protester. Elle est une de ces femmes à qui, si par hasard, il arrivait de penser à une révolte même intérieure, immédiatement, se débarrasseraient de cette pensée parce qu'elles la savent impossible. Elles se soumettent à tout et Noémi en particulier, se résigne à son sort.

"Alors, en Jean, Noémi surgissait muette, soumise. Il se rappelait ses consentements à mourir d'horreur et sans un cri".(2)

Noémi ne s'intéresse point à sa vie intérieure. Elle ne voit pas au-delà de sa vie quotidienne parce que c'est ça sa vie; c'est tout son monde à elle. Elle ne connaît rien hors lui et ce sont les détails quotidiens, sans trop d'importance qui forment son univers. Elle fait tout ce que les autres font. Elle ne fait rien par elle-même.

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 57.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 105.

"Comme toutes les femmes du bourg, Noémi cousait su rez-de-chaussée". (1)

Noémi finira sa vie comme toutes les "femmes de famille". - A la fin du roman nous sommes témoins de la passivité si grande de Noémi. A la mort de Jean Péloueyre, Noémi a à sa portée, l'occasion de se révolter, elle pourrait agir, se soulever.

Elle aurait pu se remarier. Mais son beau-père avait écrit dans son testament une clause qui obligeait Noémi à ne pas se remarier pour avoir de cette façon tous ses droits et alors elle n'ose rien faire, elle continue inerte. Elle continuera "humble bête -- soumise" comme elle l'a été toute sa vie.

"Toute route lui était fermée hors le renoncement."

"Elle connut que sa fidélité au mort serait son humble gloire et qu'il ne lui appartenait pas de s'y soustraire". (1)

Mathilde Cazenave est aussi une femme révoltée et passive à la fois. C'est une jeune fille différente des autres parce qu'elle a fait quelques études, chose assez mal vue à son époque, et qu'elle est devenue institutrice. Mauriac nous présente Mathilde comme une jeune fille qui ne trouve aucun autre moyen pour se révolter -- que la moquerie. Elle est assez sûre d'elle même, elle ose critiquer ses parents. Elle les déteste au fond. "Qu'elle les mépri-

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 178.

sait", (1) avec toutes ses forces.

"Pauvre fille qui toujours calcule, méprise et se moque".(2)

"Elle se moque sans cesse, elle critique toutes les habitudes de notre famille". (3)

Mais il faut dire qu'elle a été quand même active pour obtenir le mariage. Elle a voulu continuer sa vie par le mariage et c'était un triomphe pour elle d'avoir attiré l'attention de Ferdinand Cazenave, de l'avoir détourné de son petit monde où il était enfermé.

Mais maintenant elle ne peut plus agir, Mathilde après quel que temps de mariage est enceinte mais elle a une fausse-couche et elle est au lit. Elle est impuissante, elle n'a plus de forces, mais voilà que Mauriac nous la montre comme une femme qui se sachant perdue, ne se laisse pas vaincre. Voilà la révolte chez-elle.

"Non, non elle ne mourrait pas et, vivante, ne laisserait plus l'adversaire l'accabler. Pourvu qu'une autre grossesse fût possible!" (4)

1.- Mauriac, Génitrix, p. 33.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 57.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 81.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 27.

Elle pense que son arme la plus précieuse pouvait être la - maternité et avec elle, Mathilde pourrait atteindre la victoire.

Mais voilà que comme les autres femmes déjà étudiées, la ré volte de Mathilde est dans son intérieur, mais extérieurement elle n'agit pas non plus, elle est vaincue.

Ce qui pour les unes est l'accessoire, demeure l'essentiel pour les autres. Elles occupent des échelons différents de la ré volte, mais elles ont toutes en commun un trait de caractère plus ou moins, la passivité.

On ne peut pas lutter lorsqu'on est d'avance résigné. Elles sont de ces femmes qui sont disposées à l'obéissance après -- avoir résisté. Elles sont placées sous l'autorité de quelqu'un ou la dépendance de quelque chose qu'on ne peut éviter ou discuter.

"Oui, c'est presque toujours la femme qui est vaincue; c'est en elle que rien ne peut finir. Elle préfère les pires traitements à l'abandon, et souvent elle souffre tout plutôt que de perdre son bourreau". (1)

1.- Mauriac, Le romancier et ses personnages, p. 174.

Chapitre IV

L'AMOUR ET LA FEMME.

L'oeuvre de François Mauriac est fortement chargée d'un sentiment amoureux, mais cette perception qu'il nous offre va être -- toujours marquée des souvenirs de son enfance.

Les impressions de son enfance l'ont très profondément imprégné. Il a été élevé dans un monde austère, mais il a vu chez sa mère une tendresse débordante, une sollicitude inquiète. Sa mère a été la maman attentive, sensible et tendre. Les femmes qui l'ont entouré étaient de ces femmes qui sont un refuge toujours ouvert, une compréhension totale. Ces femmes étaient véritablement saintes, un émule modeste de Dieu. L'éducation maternelle va déposer le germe de conflits futurs.

Quelle sorte d'amour trouvons nous dans les romans étudiés?

Mauriac nous présente une opposition entre l'amour humain et l'amour divin. L'amour pour lui est un véritable trésor mais il nous montre qu'aucun attachement, si passionné qu'il puisse être n'arrive à nous satisfaire totalement.

La proximité, la similitude de la religion et de l'amour, s'imposent constamment dans l'oeuvre de cet auteur.

Mauriac nous présente l'expérience de l'amour comme une manière d'introduction à la vie dévote. Pour lui, la charité est amour.

Mais il ne faut pas oublier que Mauriac nous montre l'amour chez ces femmes comme une voie qui va les conduire vers un au

tre Amour qui les remplira totalement. Car l'amour humain ne les satisfait point.

Il va nous présenter la femme dans ses archétypes les plus traditionnels: la mère, l'épouse, la maîtresse; et avec elles, - il va nous montrer l'amour sous ses différents comportements. Comme l'amour humain ne satisfait pas, il mène à la souffrance.

Avec l'amour s'ouvre à la douleur un champ sans limites. Si la passion est la tonique fondamentale de l'oeuvre mauriacienne, - qui imprègne toute pensée et tout sentiment, elle acquiert une -- grande puissance dans le domaine amoureux. Et l'amour, l'amour -- est le thème principal du roman mauriacien, l'amour pathétique.

L'amour charnel chez-lui, éclate et brûle dans un climat -- tragique, douloureux et voilà que la douleur domine l'oeuvre de - François Mauriac.

A propos de l'amour dans son oeuvre Mauriac nous dit: "Car de toutes les passions, l'amour qui est le fond de presque tous -- nos livres nous paraît être celle qui s'exprime le moins". (1)

Ce n'est pas qu'il s'exprime peu; c'est qu'il est présenté - d'une manière subtile. Les romans de Mauriac ne sont pas de romans amoureux mais des romans où on trouve l'amour sous différents aspects et qui vont tous ensemble s'accomplir dans un seul amour.

1.- Mauriac, Le romancier et ses personnages, p. 156

a) La pureté.

La pureté est l'un des thèmes essentiels de la psychologie -- mauriacienne. Elle baigne l'enfance comme s'il s'agissait d'une eau cristalline et demeure chez les adultes comme la nostalgie d'une étape pleine de charme mais déjà perdue.

La femme est un des personnages préférés de Mauriac parce qu'en elle éclate un goût furieux pour la vie, une force de passion très grande en même temps qu'une pureté qu'elle garde comme une richesse qui n'a pas de prix.

Mauriac aime mettre en contraste la pureté et la passion d'un personnage pour concrétiser le combat éternel du corps et de l'âme.

Nous trouvons la pureté dans ses romans. Thérèse Desqueyroux garde toujours cette nostalgie des jours purs de son enfance.

"L'enfance de Thérèse: de la neige à la source du fleuve - le plus salé". (1)

François Mauriac, avec cette force du langage très pénétrant qu'il possède nous donne cette image si belle qui nous fournit toute une série de suggestions à propos de la pureté de Thérèse à travers sa vie.

"Tout-ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir --

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 26.

cet aspect de pureté; contraste sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces". (1)

Thérèse pense que son enfance a été la seule époque de pureté dans sa vie et elle éprouve une nostalgie pour ce temps là.

"Thérèse regarde ces jours purs de sa vie". (2)

Cette nostalgie va l'accompagner toute sa vie. Aux moments les plus difficiles, elle se rappellera sa pureté et cette pureté prendra, selon les différentes situations, divers aspects.

"Je sens dans toutes vos paroles, une faim et une soif de sincérité", (3) dit Jean Azévédo à Thérèse.

Mauriac veut nous montrer que Thérèse a une soif de pureté. La sincérité est une sorte de pureté. Pour être sincère il faut être vrai, pour être vrai il faut être pur. Thérèse cherche sa pureté déjà perdue et alors elle prend un autre visage chez-elle, celui de la sincérité, de la franchise.

A travers le roman nous allons voir que Thérèse ne va pas regretter autant la pureté de son corps que la pureté de son âme; sa pureté intérieure. Et elle la regrette non seulement pour elle mais aussi pour les autres. Elle veut que les autres oublient un

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 26.

2.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 34.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 94.



peu tout ce qui est humain, charnel et qu'ils s'occupent un peu - plus de leur intériorité. Elle veut que les autres soient sincères, qu'ils agissent tels qu'ils sont.

François Mauriac a été un enfant pur et il pense que cette pureté va nous accompagner toute notre vie.

"Il existe dans la plus souillée des créatures, une indestructible enfance qui peut à chaque instant ressusciter; une part d'elle même qui n'a pas connu la corruption. Que de fois à travers la flétrissure d'un visage, nous est apparue cette candeur en sevelie!" (1)

C'est justement ce qu'il pense de Maria Cross. Il nous -- dit: "Mais le visage de certaines personnes jusque dans la maturité demeure baigné d'enfance; c'est peut-être leur enfance éternelle qui fixe notre amour et le délivre du temps". (2)

Maria va toujours se débattre entre le sentiment amoureux - et la pureté. Elle fait la connaissance de Raymond Courrèges et - cet adolescent va exercer sur elle un profond attrait. Mais une - lutte intérieure se déchaîne, chez Maria. Elle se sent fortement attirée mais elle ne veut pas corrompre cet enfant.

"Maria Cross songeait aussi, sans oser lui en rien dire, à

1.- Mauriac, Mauriac par lui même, p. 109.

2.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 17.

l'attirer chez elle. Mais cet enfant farouche, son oiseau sauvage, elle se défendait de le salir". (1)

Elle s'inquiète de penser à ce qu'elle a pu éveiller chez Raymond; il est un 'ange', "un enfant plein de candeur" et elle se juge corruptrice; elle ne voudrait éveiller aucun trouble en lui.

Peu à peu un désir plus grand la remplit et elle voit qu'une longue route s'est ouverte pour que tous deux la parcourent.

"Elle entrevoyait une longue route et ne voulait connaître que les caresses les plus proches, les plus chastes, et se défendait de songes aux étapes devenues brûlantes".

Elle a peur d'arriver plus loin mais elle adore déjà cet enfant. Elle veut un amour pur avec lui, un amour sans souillure, - parce que la pureté chez Raymond "la bouleversait d'adoration". - Et voilà que Mauriac veut remarquer avec cette phrase que la pureté est un trésor et que quand on se trouve avec quelqu'un de pur, il est digne d'être adoré. Maria voit la pureté chez Raymond comme quelque chose de sacré et elle ne veut pas être la cause de sa perte.

Maria éprouve des sentiments confus. Elle se débat contre son désert intérieur mais elle a en elle une sorte de démon qui empoisonne l'innocence.

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 127.

"Rien de trouble en elle, à la naissance de ses désirs; et pourtant tous ses actes offraient un aspect monstrueux". (1)

"Tous mes actes ont une face innocente tournée vers moi et une face abominable tournée vers le monde". (2)

Maria veut se convaincre elle même; et elle aime aussi l'image de pureté qui est dans cet enfant. Cette femme sensuelle ne rêve pas de mêler à la volupté l'enfant encore pur qu'est Raymond Courrèges.

"Je veux qu'il vienne, pas pour le mal, non, pas pour le -- mal: cette pensée me donne la nausée". (3)

"C'était entendu, elle ne l'attirait chez-elle que pour la seule douceur déjà connue dans le tram de six heures: le réconfort d'une présence, une contemplation triste et unie, mais ici -- goûtée de plus près que dans le tram, et plus à loisir. Rien que cela? Rien que cela?" (4)

Maria, à force de se répéter qu'elle ne veut rien de mal, - veut arriver à se convaincre qu'elle ne séduit pas l'enfant. Mais Mauriac pose une question, "Rien que cela?" Maria ne peut pas se

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 147.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 147.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 147.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 148.

tromper elle-même. Elle sait qu'elle a commencé par une "contem--
plation" seulement mais que tout suit son cours et que peut-être -
sans le vouloir, elle est engagée.

"Ainsi je n' imagine rien entre nous, dans ce salon, qu'un -
échange de propos confiants, de caresses maternelles, de baisers -
calmes; mais aie donc le courage de t'avouer que tu pressens, au-
delà de ce pur bonheur, toute une région interdite à la fois et ou-
verte... Et après?, qui nous défend le bonheur? ne saurais-je le
rendre heureux, ce petit?

Elle commence par penser à une amitié tranquille, calme, --
elle ne veut pas entraîné cet enfant dans un monde inconnu de lui.
Mais elle commence à passer de cette étape pleine de sérénité à --
une étape plus ardente et alors elle même essaie de se persuader -
que peut être il n'y aurait rien de mauvais dans cela, qu'elle a -
le droit d'être heureuse et que ce garçon pourrait lui donner le -
bonheur qu'elle n'a jamais eu. Maria se déchire dans une contra-
diction. Il y a en elle une nostalgie de la pureté qui coexiste -
avec la sensualité.

Mais après ces intervalles de repos pendant lesquels elle -
jouissait un assez longtemps d'un bonheur possible, Maria avait --
peur. Oui, la peur de ces personnes qui se savent la cause de la
perte irréparable de quelqu'un. Elle a peur devant cet être pué--
ril. Elle pense à Raymond, à son cou, ses cheveux, ses mains. --

Elle vit avec une espérance, mais en même temps cette espérance la terrorise.

"Moi, une femme déjà usée, perdue; et lui, tout baigné d'enfance encore; sa pureté est un ciel entre nous". (1)

Maria se débat. Elle a cet enfant-là à sa portée. Ils peuvent aller jusqu'où ils voudront. Elle attend ce moment, elle l'imagine, mais il y a quelque chose qui l'arrête.

"Maria n'osait pas lâcher la grosse main qu'elle sentait de venir humide; elle en éprouva quelque dégoût". (2)

Elle éprouve un sentiment ambigu. Maria n'ose rien faire, mais quel est cette répugnance qu'elle éprouve? Elle se sent corruptrice, elle éprouve le dégoût de le pervertir. Alors elle oblige cet enfant à la laisser seule et puis elle se reproche de l'avoir effrayé, mais elle n'a pas pu se dominer. C'était plus fort qu'elle "c'était un instinct de fuir". (3)

Maria fuit cet amour, ou plutôt cette passion. On a toujours pensé qu'elle n'était pas capable d'aimer dans toute l'extension de ce mot; qu'elle n'était pas capable d'avoir un coeur ouvert à l'amour, à un amour pur.

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 164.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 171.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 178.

"Toujours entre ceux que j'ai voulu posséder et moi, s'étendait ce pays fetide, ce marécage, cette boue... Ils ne comprenaient pas. Il croyaient que c'était pour que nous nous enlisions ensemble que je les avais appelés..."

Et Mauriac nous montre Maria comme une femme qui ne trouve pas la réponse à son débat intérieur dans la chair. Elle ne veut que voir, que trouver la pureté dans tous les actes de sa vie. Si le hasard, ou une "nonchalance désespérée" ont fait d'elle une femme entretenue, cela ne veut pas dire qu'elle n'aura pas d'autres inquiétudes hors du plaisir, au contraire, elle cherche quelque chose, quelqu'un qui la rende heureuse, qui la comble totalement; un amour absolu.

"Un être que nous pourrions atteindre, posséder, mais non dans la chair... par qui nous serions possédés". (1)

"Le baiser au lépreux" est un roman où Mauriac veut nous montrer la rencontre de deux coeurs capables d'aimer, mais qui, dès la première fois qu'ils se trouvent face à face, comprennent qu'ils n'arriveront pas à s'aimer.

Quand on parle de Noémi, on ne peut que parler de pureté et de douceur tendre.

Noémi est une jeune fille toute pure qui a horreur du maria

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 201.

ge, ou plutôt, horreur de ne plus être chaste.

"Noémi regarda avec pitié son chaste corps intact, brûlant de vie mais d'une végétale fraîcheur". (1)

Mais sa pureté est toujours mise en relation avec son corps et contrairement à Thérèse et à Maria qui chercheront toujours une pureté d'âme et de leurs actes, Noémi ne va pas au-delà de la pureté de son corps.

François Mauriac l'appelle "Vierge de Raphaël... visage encore baigné de vague enfance, virginité des lèvres puériles". (2)

Mauriac a mis toujours en relation la pureté de Noémi avec l'acte charnel, duquel en parlera après.

Voilà donc comment ces femmes si passionnées qu'elles puissent être, cherchent toujours au plus profond d'elles mêmes, s'il le faut, une trace de pureté, de cette pureté que nous tous avons eue.

b) La femme devant l'acte charnel.

François Mauriac a une grande connaissance du coeur humain. Il a voulu à travers ses romans, nous montrer que l'amour humain ne nous rend pas heureux. Il nous présente l'amour charnel comme un tourment plutôt qu'un plaisir. Ses héroïnes éprouvent et gardent

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 56.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 33.

toujours une impression de dégoût devant tout ce qui appartient à la chair.

Il nous présente vis-à-vis de ces femmes, la bêtise d'un -- homme auquel elles sont liées pour faire remarquer au lecteur, la repulsion qu'éprouvent ces femmes pour tout ce qui touche aux relations charnelles.

Thérèse Desqueyroux a toujours été tourmentée par l'amour -- mais par un amour qu'elle n'a pas connu. Un amour sans tache. -- Elle a une conception idéale de l'amour, mais son mari, lui, ne pense qu'à la chair et cela n'est pas l'amour. Elle dit à propos de Bernard, qu'il est :

"Comme tous les êtres à qui l'amour est profondément inconnu". (1)

Mauriac nous fait sentir l'état d'âme de Thérèse envers l'amour charnel, toujours en relation avec un fait: l'échec des nocces et l'insurmontable dégoût qui en est résulté.

Nous sommes témoins des sentiments qu'éprouve Thérèse le -- jour des nocces.

"Ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue". (2)

Mauriac fait allusion au corps de Thérèse qui ce jour là --

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 78.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 43.

"allait subir l'irréremédiable". (1)

Thérèse éprouve, même avant de l'avoir subi, une répulsion très grande pour tout ce qui va se passer. Elle n'attend pas le jour des noces comme le jour où tout une vie de bonheur va commencer. Non, elle n'attend aucune joie charnelle dans sa vie. Elle se marie parce qu'elle doit se marier et voit avec une profonde répugnance sa vie maritale.

"Thérèse allait se confondre avec le troupeau de celles qui ont servi". "Ce fut horrible". (2)

François Mauriac place l'échec physique, la maladresse ou l'égoïsme du mâle à l'origine du désespoir féminin. Alors ne subsiste plus chez la femme ardente et sensible qu'une impression de salissure.

"Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un plaisir amer. Ce monde inconnu de sensations où un homme la forçait de pénétrer". (3)

Voilà un drame chez cette femme qui ne voit dans l'amour -- charnel qu'une souffrance. L'impression qu'il peut lui faire est tout à fait pénible. Elle se refuse à connaître ces impressions -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 44.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 45.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 45.

faites sur elle par quelque chose qui est hors de sa propre volonté.

Thérèse voit son mari comme un monstre. Elle n'éprouve pas le moindre plaisir mais cependant malgré le dégoût qu'elle éprouve elle joue le jeu.

"Bernard revenait sur ses pas et me retrouvait comme sur -- une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide". (1)

Thérèse est désolée. Son mari ne voit pas en elle une femme mais une femelle. Elle voit qu'il n'y a aucune trace d'amour chez son mari, mais qu'il est dominé par l'instinct et elle arrive à ne plus pouvoir supporter cette vie.

"Comme Bernard se rapprochait d'elle, sa main l'éloignait, - le repoussait". (2)

"Alors elle sentit contre elle ce grand corps brûlant; -- elle le repoussa, et pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur - l'extrême bord de la couche; mais après quelques minutes, il roula de nouveau vers elle comme si la chair en lui survivait à l'esprit absent et, jusque dans le sommeil, cherchait confusément sa proie accoutumée. D'une main brutale et qui pourtant ne l'éveilla pas, de nouveau elle l'écarta... " (3)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 47.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 59.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 59.

Souvent, elle imagine ce qu'elle ne connaîtra pas. Un amour humain, mais surtout véritable; un amour calme où elle trouverait une joie qui n'aurait pas les limites de la chair.

"Un baiser, songe-t-elle, doit arrêter le temps; elle imagine qu'il existe dans l'amour des secondes infinies. Elle l'imagine, elle ne le saurait jamais". (1)

Elle pense que si elle aimait vraiment, la flamme de son amour, ferait qu'elle se donnerait toute entière. Elle connaîtrait tous les petits détails de l'être aimé.

"Moi, songeait Thérèse, la passion me rendrait plus lucide, rien ne m'échapperait de l'être dont j'aurais envie". (2)

Elle a un grand feu dans son coeur mais qui n'est pas celui de la chair.

Thérèse pleure parce qu'elle pense "Qu'il doit être doux de répéter un nom, un prénom qui désigne un certain être auquel on -- est lié par le coeur étroitement. La seule pensée qu'il respire, - qu'il s'endort, le soir, la tête sur son bras replié, qu'il s'éveille à l'aube, que son jeune corps déplace la brume..." (3)

Elle éprouve de la nostalgie pour un amour inconnu qui s'a-

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 153.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 69.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 72.

dresserait à elle, et Mauriac introduit l'amour que Anne de la Tra ve éprouve pour l'homme qu'elle aime comme un contraste entre ces deux amours. Anne écrit des lettres à Thérèse où elle lui parle de la passion qui l'habite et qui est tout le contraire de ce que Thérèse a éprouvé pour Bernard.

C'est une antithèse entre la déception de Thérèse et la -- joie charnelle dont resplendit Anne. C'est un procédé employé par Mauriac dans lequel un personnage secondaire concourt à l'enrichissement du drame central. Thérèse déchire ces lettres parce qu'elle ne croit pas à ce bonheur. Elle pense que ce n'est pas possible que Anne puisse tellement aimer.

"Que ne donnerais-je pour être aussi savante que tu l'es! -- Chérie, quel est donc ce bonheur que tu possèdes aujourd'hui et -- que je ne connais pas encore, pour que la seule approche en soit -- un tel délice?" (1)

La pauvre Anne croit Thérèse heureuse, tandis que pour Thérèse "la seule approche est un tourment". Elle ne connaît pas les délices dont lui parle Anne.

"Cette petite idiote qui croyait le bonheur possible, il fallait qu'elle sût, comme Thérèse, que le bonheur n'existe pas". (2)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 52.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 61.

Maria Cross est, elle aussi, une femme tourmentée. Elle ne connaît pas non plus ce qu'est l'amour. Maria n'a personne auprès d'elle. Maria est seule, sans mari, sans enfants, sans amis. Elle a un désert intérieur, elle est seule au monde et à cause de cela quand elle fait la connaissance de Raymond Courrèges "elle cède -- peu à peu à l'attrait d'un amour sans espoir". (1)

L'amour de Maria est un sentiment ambigu. Elle est "souffrante et bienheureuse" selon l'expression de Mauriac. Elle a souffert à cause de Raymond mais il lui a donné un bonheur inconnu.

"Et pourtant l'inextinguible flamme brûlait au dedans d'elle". (2)

Quelque chose est né en Maria. Elle confondait ce sentiment avec un sentiment d'amitié, mais peu de temps après, elle a vu clair et elle y a pensé en toute liberté.

"J'avais rêvé d'une longue route où par une marche insensible, nous fussions passés des régions tempérées aux plus brûlantes". (3)

Dans ce roman on trouve l'amour toujours à côté de la pureté. Maria éprouve un amour pour Raymond mais la pureté apparaît -

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 163.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 176.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 179.

toujours comme un ange gardien. Quand on commence à lire ce roman on imagine qu'on va se trouver en face à une situation amoureuse, -- mais comme le titre l'indique il n'y a qu'un désert de l'amour -- chez Maria. L'amour charnel apparaît peu, à peine indiqué par -- quelques phrases mais suffisamment chargées de sens pour qu'on comprenne que Maria éprouve, elle aussi, un dégoût envers la chair.

"Toujours entre ceux que j'ai voulu posséder et moi, s'étendait ce pays fétide, ce marécage, cette boue... Ils ne comprenaient pas..." (1)

Mauriac dit seulement: "ce pays fétide, ce marécage, cette boue" et on connaît immédiatement ce que Maria éprouve pour la -- chair. On ne peut que penser, à quelque chose de sale, de répugnant. Elle éprouve une répulsion.

"Eh bien, en moi, le plaisir et le dégoût se confondent, -- comme l'éclair et la foudre, ils me frappent ensemble. Il n'est pas d'intervalle entre le plaisir et le dégoût" (2), dit Maria.

Maria aurait voulu être possédée, aimée, mais elle ne cherche pas la chair, non, elle cherche à être comprise, aimée comme -- une femme qu'elle est et non pas comme un objet "qui s'use tous -- les jours à des besoins basses.... plus de désir, des habitudes

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 199.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 200.

sales..." (1)

L'amour donc, chez Mauriac est tragique, parce que, finalement, est-ce que cet amour devient quelque chose qui nous rend complètement heureux? Mauriac veut nous montrer que l'amour humain ne pourra jamais nous rendre totalement heureux.

"Peut-être n'existe-t-il pas d'abîme entre les êtres, qu'un excès d'amour ne comble... Quel amour?" (2)

Nous passons à Noémi d'Artialh et si nous pensons à l'amour comme à une affection vive pour quelqu'un, nous voyons que Noémi est dépossédée de ce sentiment.

L'amour chez Noémi est une torture physique. Elle a horreur du mariage avec Jean Péloueyre et la repulsion physique qu'elle éprouve commence à naître avant le mariage.

Noémi est une belle fille, une des plus belles filles du village et Jean, lui, il est un garçon laid, contrefait, d'où le dégoût qu'elle éprouve dès qu'elle le voit tout simplement.

Le pauvre Jean, se sachant répugnant, ne fait pas attention à son physique et alors il ne fait qu'augmenter cette laideur. Il se cache de tout le monde et ne peut pas penser que quelqu'un puisse s'intéresser à lui.

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 201.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 179.

Cette répulsion chez Noémi a donc une raison d'être. On -- peut la trouver justifiée. Elle ne peut qu'éprouver un grand dégoût pour ce garçon affreux. Nous pouvons mesurer ce dégoût avec cette phrase de Mauriac très chargée de signification, et où l'auteur a employé deux termes très éloignés, "vierge et "larve": "La vierge mesure de l'oeil cette larve qui est son destin". (1)

Elle a peur, elle appelle Jean "le grillon et elle se demande, "Qu'en ferait le grillon? Elle savait qu'il aurait droit à -- toute caresse..." (2)

Pour nous exprimer tout le dégoût qu'éprouvent ces femmes - devant l'amour charnel, François Mauriac ne se perd pas dans mille détails pour nous suggérer une idée. Il est concis, bref, mais il a tant de tact qu'il peut tout dire sans nous choquer.

Le jour des noces fut terrible. Il ne faut que saisir quelques mots dans le texte pour avoir une idée de ce que Noémi a --- éprouvé.

"Elle était pareille à une martyre endormie. Les cheveux - collés au front, comme dans l'agonie, rendaient plus mince son visage d'enfant battu". (3)

1.- Mauriac, Le baiser du lépreux, p. 50.

2.- Mauriac, Ibidem, p.56.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 68.

Elle a un grand dégoût envers Jean, mais quelque fois - elle se sent malheureuse de faire souffrir son mari, et alors pleine de pitié elle le cherche, mais sans amour, avec horreur; "les yeux fermés, les lèvres serrées". (1)

Noémi est malheureuse. Elle est une martyre de l'amour. On peut la ranger dans une catégorie d'êtres pathétiques auxquels il faut accorder une immense pitié.

Elle souffre cruellement.

"Parfois le contact d'une jambe la réveillait; alors elle se coulait toute entière contre le mur et le lit; où un léger atouchement la faisait tressaillir: l'autre la croyant endormie, - osait une caresse furtive. C'était au tour de Noémi de prendre - l'aspect du sommeil, de peur que Jean Péloueyre fût tenté d'aller plus avant". (2)

Elle attend avec répulsion chaque nuit, le moment de se coucher avec Jean. Elle ne veut pas qu'il la touche; le seul contact avec lui l'horrifie. Il y a ici une grande ressemblance avec Thérèse Desqueyroux qui ne supporte pas non plus chez son mari, même une approche.

Noémi essaie, malgré tout, de vaincre le dégoût qui la tourmente. Elle se force, elle fait de son mieux mais cette répulsion

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 75.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 83.

est supérieure à son effort. "Noémi fuyait Jean, ou plutôt le -- corps de Noémi fuyait le corps de Jean. En vain voulut elle ré--- agir contre cette répulsion de sa chair". (1)

Quand Jean est parti pour Paris, Noémi est bienheureuse, - délivrée de lui. Tout le lit pour elle seulement, elle éprouve -- une immense joie de ne pas sentir le corps de son mari couché con- tre elle.

"Noémi dormait dans la vaste chambre froide, elle dormait - bienheureuse, délivrée d'une repoussante présence, toute à la vo- lupté du lit désert". (2)

Dès que Jean est parti, Noémi a éprouvé une "lassitude heu- reuse" mais peu à peu elle a commencé à avoir des inquiétudes. -- Elle n'est plus une jeune fille mais elle ne s'est pas rendue comp- te; elle est demeurée éloignée de ce changement à cause du dégoût que lui donne tout ce qui concerne la chair. Elle ne veut rien sa- voir de la chair.

Pour Noémi l'amour véritable n'existe pas non plus. L'a-- mour pour elle, est un devoir qu'il faut accomplir même s'il la -- martyrise. "Elle regardait son époux en face comme une agonisante qui croit au ciel regarde la mort. Elle retenait le sourire à sa

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 88.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 105.

bouche comme on fait pour donner le change à quelqu'un qui va mourir". (1)

Noémi est aimée. Son mari l'aime mais elle ne peut pas l'aimer. Pour Mauriac l'amour humain est une lutte. L'amour réciproque n'existe pas dans son oeuvre.

"Ainsi défaite elle lui était plus chère. Quelle victime - fût jamais plus aimée de son bourreau". (2)

Voilà le drame de Noémi. Elle ne trouvera jamais la paix dans l'amour. Il faudrait la chercher ailleurs. Elle ne trouvera le repos que hors de l'amour humain. Au delà de la chair, elle découvrirait le vrai Amour.

Les femmes dans l'oeuvre mauriacienne sont toujours des victimes toutes marquées par le sceau brûlant et terrible de la passion.

On trouve chez Mauriac que l'amour charnel ne peut pas être séparé des larmes, des tourments, de l'angoisse. Et Mauriac souligne avec une grande éloquence le dégoût et la répulsion nés d'une union mal assortie qui provoque l'antagonisme de l'esprit et de la chair, constamment signalé chez les héroïnes mauriaciennes.

Chez Mauriac, le dégoût de l'amour charnel est dès l'abord

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 81.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 81.

évident. Il n'y a pas chez ces femmes des jours délirants et radieux où les premières caresses font naître en elles une joie inconnue. Tout au contraire, et Mauriac a suivi merveilleusement -- leurs étapes douloureuses. Rien ne lui échappe des nuances les plus subtiles, les plus secrètes. Il suffit à François Mauriac de quelques attitudes pour nous rendre perceptible le désespoir de -- ces femmes.

L'amour charnel chez Mauriac est tout désespoir. Il ne comporte aucune gloire. Il faudra chercher au delà des corps où deux chairs aspirent à se fondre, une invisible union où tout amour s'accomplit.

c) Les rapports de la femme avec son mari.

Le centre d'intérêt des romans étudiés de François Mauriac est la femme, et la femme dans ses rapports avec l'homme.

Le couple chez Mauriac n'est pas un couple heureux. Il y a chez l'homme et la femme une proximité matérielle, mais on trouve chez eux une énorme distance morale qui les sépare. Enfermés tous les deux dans un mariage, celui ci devient pour l'homme un royaume, pour la femme, une prison.

Le mari possède toujours une ivresse de la chair, mais une âme que n'exalte aucune chaleur, aucun amour. Les jeunes femmes - apparaissent avec une nature ardente tandis que l'homme auquel -- elles sont attachées est présenté comme un être de pacotille, fait

d'apparences. Ils sont présentés comme des êtres simples qui ne -- pensent qu'à leurs occupations, qui n'ont pas le moindre geste d'affection, de compréhension pour leurs femmes. La femme, qui cherche chez son mari, non un maître, mais un compagnon, est vite déçue par la bêtise de celui-ci. Alors les rapports entre le mari et la femme vont être toujours distendus par un énorme fossé. Ils n'arriveront pas à se connaître. Ils seront comme deux étrangers qui habitent sous le même toit.

Thérèse Desqueyroux paraissait une jeune fille comme toutes les autres. Elle épouse Bernard Desqueyroux, mais elle ne sait -- pas vraiment pourquoi elle l'a fait. "Il y avait cette joie puérile de devenir, par ce mariage, la belle soeur d'Anne". (1)

Mais aussi parce que Bernard possède 2000 hectares de pins dans les landes. Les voilà mariés et Thérèse n'est pas positivement heureuse. Elle commence à se rendre compte combien l'émotion de l'amour lui manque. Sa vie lui pèse de plus en plus, on ne -- peut rien tirer de Bernard qui ne pense qu'à ses chasses ou à ses pins. Elle pense avec nostalgie à une vie conjugale heureuse; -- elle souffre parce qu'elle est totalement seule.

"Elle ne le haïssait pas, mais quel désir d'être seule pour penser à sa souffrance, pour chercher l'endroit où elle souffrait!

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 38.

Simplement qu'il ne soit plus là". (1)

"Ah, l'écarter une fois pour toutes et à jamais! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres". (2)

Thérèse a commencé à ne plus pouvoir supporter son mari, -- parce que c'est justement cela sa vie avec lui. Elle a eu jusqu'à ce moment le courage nécessaire pour résister à ce poids, à ce malheur qu'est Bernard auprès d'elle.

Les rapports entre Thérèse et son mari, n'étaient que des relations charnelles et Thérèse en était choquée. Elle ne voit en lui qu'un monstre qui ne cherche que son plaisir.

"J'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir; et moi, je faisais la morte comme si ce fou, cet épileptique, au -- moindre geste, eut risqué de m'étrangler". (3)

La base de ces rapports, le manque d'entente entre le mari et la femme, se trouve je crois, dans le dégoût de ces femmes pour tout ce qui touche à la chair, et la bêtise insondable, l'imperméabilité et la sécheresse sans amendement de ces maris si peu humains.

Thérèse ne voit chez son mari qu'un homme grotesque qui -- fait tout ce qu'il "doit" faire, mais quelquefois elle pense que -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 55.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 60.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 47.

peut-être il y a plus en lui que ce qu'elle voit. Peut-être avec un peu plus d'amour, ils arriveront à se connaître.

"Que sais-je de Bernard, au fond? N'y a-t-il pas en lui in finiment plus que cette caricature dont je me contente, lorsqu'il faut me le représenter?" (1)

Elle veut que Bernard essaie de pénétrer dans l'esprit de Thérèse, elle ne hait pas son mari "bien qu'il lui parût souvent importun". (2) Qu'il essaie de comprendre tout ce qu'elle éprouvait quand il arrivait, il mangeait et il dormait sans faire attention à elle pour un instant au moins. Elle n'est pas un objet à orner la maison, elle est sa femme. "Qu'il s'efforce de comprendre jusqu'où une femme de mon espèce en pouvait être atteinte et ce que j'éprouvais, le soir, dans la salle à manger d'Angelouse!"(3)

Il n'y avait rien de commun entre eux deux. Bernard est in différent à tout ce qui touche Thérèse.

"La mésentente suppose un terrain de rencontre où se heurter; mais Thérèse ne rencontrait jamais Bernard". (4)

Elle est desclée. Si au moins elle pouvait lui crier toute

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 89

2.- Mauriac, Ibidem, p. 78.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 95.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 107.

sa haine. Elle trouverait une consolation de pouvoir lui faire -- sentir l'enfer qui l'habite. Mais il n'est pas là. Thérèse ne le trouve à aucun moment près d'elle-même dans la pensée. Elle se -- sent détachée de son monde. Tout empêchait la moindre communica-- tion entre eux.

Elle voudrait que tout s'efface; que Bernard disparaisse. A quoi bon qu'il soit là, il ne faisait que la tourmenter par sa seule présence.

"Elle trouvait injuste que les flammes choisissent toujours les pins, jamais les hommes.... Mais elle chassait cette pensée ayant l'amour des pins dans le sang; ce n'était pas aux arbres -- qu'allait sa haine". (1)

Maintenant, Thérèse hait Bernard. Si au début de sa vie -- avec lui, elle ne le haïssait pas, c'était parce qu'elle croyait -- qu'ils pourraient arriver à se comprendre, mais à mesure que le -- temps passe elle est convaincue que Bernard ne peut la traiter que -- comme un objet. Elle ne peut pas supporter la suffisance de cet -- homme qui croit que tout ce qu'il fait est bien fait.

Il n'y a rien à discuter avec lui. "Pour une fois, tu as -- eu raison" dit Bernard à Thérèse à propos d'un incendie. Tous ces -- petits détails dans la vie quotidienne, désespèrent Thérèse. Cela--

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 111.

veut dire que Bernard considère qu'elle a toujours tort et que, -- chose extraordinaire chez une femme, elle a pu avoir raison. Thérèse est démoralisée, elle pense qu'elle n'est pas une idiote et elle voudrait que Bernard la comprenne, elle voudrait être admirée mais il faudrait que Bernard devienne un homme, un être vivant et non pas le monstre qu'il est. "Ah, le seul geste possible, Bernard ne le fera pas. S'il ouvrait les bras pourtant, sans rien demander! Si elle pouvait appuyer sa tête sur une poitrine humaine, si elle pouvait pleurer contre un corps vivant!" (1)

Quand Thérèse arrive à Argelouse, et qu'elle va rencontrer son mari, elle a un dernier espoir, elle pense aux regards qu'ils échangeront, aux premiers mots, croyant toujours que ce drame aura servi pour que Bernard la comprenne.

"Thérèse souriait. Elle s'était efforcée, à son insu, de recréer un Bernard capable de la comprendre, d'essayer de la comprendre; mais du premier coup d'oeil, il lui apparaissait tel -- qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie à la place d'autrui, qui ignore cet effort pour sortir de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit". (2)

Il est obstiné dans ses idées, il ne voit pas au delà. Il -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 121.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 123.

est arrivé à inventer au drame de Thérèse les raisons les plus basses, l'argent, la propriété, car il ne peut juger Thérèse qu'à sa propre mesure, signe encore de son égoïsme. Thérèse devant cette idole ne peut que l'admettre, elle est sûre qu'il ne changera jamais et alors elle sera la même, elle aussi, elle se met à sa propre mesure et ne trouve pour se révolter contre lui que la moquerie.

Elle supportera tout, elle est enfermée par son mari dans une maison, sous la surveillance de deux domestiques, sans visites sans distractions. Le supplice de l'ennui et du dépérissement moral et physique que Thérèse subit là, tout cela, elle peut le supporter parce qu'elle est sûre de pouvoir quitter Bernard. "Thérèse songeait que les êtres nous deviennent supportables dès que nous sommes sûrs de pouvoir les quitter". (1)

Thérèse fait un dernier effort pour parler au moins avec Bernard à Paris avant la séparation. Elle pensait qu'il faudrait essayer une fois encore et qu'elle pourrait l'attirer peut-être. -- Mais cet homme qui l'a toujours grondée, mais cet homme incapable de s'émouvoir, ne changera jamais.

"Je veux une dernière fois vous demander pardon, Bernard".

Elle prononce ces mots avec trop de solennité et sans es--

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 171.

poir; dernier effort pour que reprenne la conversation. Mais lui proteste: "N'en parlons plus..." (1)

Dans "Le désert de l'amour", François Mauriac nous parle - très peu des rapports entre Maria Cross et l'homme auquel elle est attachée, c'est-à-dire Victor Larousselle. Nous avons peu de données sur lui mais on peut quand même se rendre compte des relations entre cet homme et sa maîtresse.

Victor est un homme qui est sûr de lui-même, à cause de son argent, bien entendu. On trouve chez-lui la suffisance qu'on a - trouvé aussi chez Bernard Desqueyroux. Il sait qu'il est le maître et il n'accepte pas d'opinions contraires à la sienne sur ce - qu'il doit faire.

"Maria Cross lui toucha l'épaule et dût répéter: "On nous écoute...", car il gronda qu'il ne disait rien qu'on ne pût entendre et qu'il était incroyable que ce fut elle qui prétendit lui apprendre à vivre". (2)

C'est un homme tyrannique. Il a "une habitude" qu'il rejoint à jour fixe et qui s'appelle Maria Cross et cette femme deviendra une esclave à son service. Il la traite de "neurasthénique, de malade imaginaire". Pour lui, elle n'est qu'une femme ca-

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 182.

2.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 17.

précieuse.

"Madame a renoncé à sa voiture: c'est sa dernière lubie. -- Entre nous, je la crois un peu timbrée". (1)

Mais alors, est-ce qu'il y a "amour" entre Maria et Victor? Quels sont donc les rapports entre eux deux?

Ils cèdent à une impulsion naturelle à une disposition acquise et qui à force de la répéter est devenue usuelle. Il n'y a d'amour ni chez Maria ni chez Victor: ils sont habitués l'un à l'autre. C'est tout.

"Et maintenant, ce qui me retient encore auprès de "lui", - c'est cette lâcheté devant la lutte à reprendre, devant le travail, la besogne mal payée..." (2)

Voilà ce qui a perdu Maria. "Elle a cédé à Victor Larous selle par lassitude, par une sorte de nonchalance désespérée". (3)

Elle n'aime pas Victor, mais elle le supporte parce qu'il ne lui manque rien auprès de lui. Elle cherche le confort.

On ne trouve aucun autre rapport entre tous les deux que ce lui du maître et de la maîtresse.

Après toute une vie menée de cette façon, ils se marient.-

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 68.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 80.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 129.

"M. Larousselle s'était décidé l'année après la guerre... Il hésitait depuis longtemps déjà à cause de son fils.... Et c'est Bertrand qui à peine démobilisé, nous a suppliés de conclure ce mariage. Moi, je n'y tenais guère; j'ai cédé à des considérations très hautes..." (1)

François Mauriac ne s'arrête pas beaucoup à l'expression -- des rapports entre Maria et Victor. Il nous montre ces rapports -- pour nous faire sentir la désolation intérieure de Maria. Après -- avoir lu le roman nous ne considérons pas Maria auprès de Victor, -- mais seule.

Il nous reste un peu de dégoût envers ces rapports qui ne -- sont pas du tout dignes, envers une conduite qui ne doit pas être -- admirée. Il n'y a entre eux que le Seigneur qui domine et la fem- -- me qui se laisse aller. Et après, quand ils sont mariés, les rap- -- ports n'ont pas changé. Mauriac ne nous dit rien à cet égard, -- mais le lecteur devine que rien ne va changer, que tout sera pa- -- reil et que leur vie, va s'écouler dans toute sa misère.

Dans ce roman nous nous trouvons en face d'un autre couple -- dont les rapports ne sont pas du tout, non plus, supportables. -- C'est celui du docteur Courrèges et de sa femme Lucie Courrèges.

Lucie Courrèges est l'image parfaite de la médiocrité. C'--

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 213.

est une femme inintelligente et qu'on ne peut imaginer que parlant à des domestiques.

Elle emuie son mari, elle l'exaspère et il y a une scène - dans le roman où tout est dit à propos, du couple. Dans cette scène, Lucie Courrèges gâche tragiquement par des questions menagères l'occasion inattendue où deux coeurs auraient pu se réjoindre et - se comprendre.

"Comme elle s'appuyait un peu à lui il remarque que la chair de Lucie avait la même odeur qu'autrefois quand ils étaient fiancés et qu'ils demeuraient assis sur un banc, ces longs soirs de juin... c'était le parfum même de ses fiançailles que cette odeur de chair et chambre". (1)

Le docteur Courrèges voudrait parler de son fils avec sa -- femme mais la pauvre Lucie ne fait que parler des domestiques - et alors éloigne encore plus son mari.

"Elle sentit qu'elle l'avait déçu, qu'elle aurait dû attendre, le laisser parler, elle murmura: "Nous ne causons pas si souvent". (2)

Dans cette scène Mauriac mêle le ridicule de cette femme et le tragique des rapports de ce couple.

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 106.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 108.

Lucie ne connaît pas la tendresse, et ne sait pas reconnaître les situations où elle doit rester muette. Elle ne sait pas consoler son mari, l'accompagner à tout moment. Non, elle demeure indifférente et lourde.

Mauriac nous met une fois encore devant un couple où l'amour et la compréhension totale n'existent pas. Mais ici, la mésestimation n'est pas due, comme dans les cas déjà étudiés, à la bêtise de l'homme, mais à la médiocrité de cette pauvre femme.

Dans "Le baiser au lépreux" nous nous trouvons en face du couple formé par Jean Péloueyre et Noémi d'Artiailh. Ce couple est le plus malheureux et Mauriac va mener ces jeunes gens sur la voie du sacrifice, car chez Jean, la disgrâce n'est que physique, il a une âme de feu qui brûle de passion et qui va s'élever au plus haut. On ne trouve chez Noémi rien de bas, au contraire mais elle éprouve une grande répulsion sexuelle pour ce mari est anormal, contrefait.

Jean et Noémi se sont mariés pour des raisons de convenance sociale. Tous deux, étant soumis à une rigidité que leur confère l'armature sociale dans laquelle ils habitent n'osent pas se révolter et acceptent le destin qui leur a été fixé. Comme Noémi laissait échapper l'inquiétude que lui produisait un mariage sans amour, on lui assurait "que le mariage produit l'amour comme un pêcher une pêche". (1)

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 57.

Les voilà mariés et menant une vie où chacun souffre de son côté. Jean brûle de passion mais tremble de penser à l'horreur -- qu'il inspire chez Noémi et celle ci à son tour se consume inté---rieurement de ne pouvoir supporter la moindre approche de son mari.

"Il traversait le vestibule à pas de loup; elle le guet---tait, la lampe haute et venait à lui avec un sourire d'accueil, - lui tendait son front, soupesait la carnassière, faisait enfin les gestes de l'épouse heureuse parce que le bien-aimé est revenu. -- Mais elle ne soutenait son rôle que quelques minutes et pas une se^uconde, ne put se flatter de faire illusion". (1)

Elle joue la comédie mais c'est plus fort qu'elle. Elle - souffre de sentir Jean dans la maison et lui aussi, il sent que sa seule présence est insupportable à Noémi et alors il fait tout son possible pour ne pas la gêner.

"La chasse à la palombe servit à Jean Péloueyre de prétexte pour passer les journées loin de celle que, par sa seule présence il assassinait". (2)

Dans les rapports quotidiens, ils ne se blessent plus. Ils se comprennent d'un seul regard, ils se savent déçus, heurtés. Ils

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 73.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 79.

ne se font aucun reproche. Ils mènent une vie pacifique où chacun joue son rôle.

"Jamais entre eux de ces disputes qui séparent les amants.- Ils se savaient trop blessés pour se porter des coups; la moindre offense se fût envenimée, eût été inguérissable. Chacun veillait à ne pas toucher la blessure de l'autre. Leurs gestes furent mesurés pour se faire moins souffrir. Jamais ils n'échangèrent un reproche même muet, mais d'un regard se demandaient l'un à l'autre - pardon. Ils décidèrent de réciter ensemble leur prière: ennemis dans la chair, ils s'unissaient dans cette imploration du soir; - leurs voix au moins pouvaient se confondre; côté à côté et séparés, ils se rejoignaient à l'infini". (1)

Quand Jean Péloueyre va partir à Paris pour faire quelques études, Noémi feint de ne pas vouloir rester sans lui mais elle désire de toutes ses forces de rester libre. A peine Jean Péloueyre s'est éloigné d'elle, qu'on voit Noémi respirer et revivre.

"Comme la campagne se délivre de l'hiver, cette femme se délivrait de lui: il la fuyait pour qu'elle reflorît". (2)

"Noémi dormait dans la vaste chambre froide, elle dormait -- bienheureuse, délivrée d'une repoussante présence, toute à la vo--

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 88.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 98.

lupté du lit désert". (1)

On se rend compte que Noémi est libre et alors elle bénéficie beaucoup de cette absence. Il y a une montée vers un espoir.- Elle voudrait que l'absence s'élargît pour qu'elle pût vivre tranquille.

La séparation, l'absence de Jean envahit Noémi d'une grande joie. Elle jouit de sa vie et profite de cette trêve et on observe un immense changement chez elle. On la voit pleine de vie tandis que Jean, lui au contraire, est accablé. Peu de temps après, il ne peut pas croire ce qu'il voit. "Jean ne reconnaissait pas cette femme, tant elle avait bénéficié de son absence, éclatante et florissante, et plus encore que naguère dans le parloir du curé, femelle merveilleuse en face du mâle rabougri". (2)

Mauriac nous montre ici qu'il a fallu le sacrifice de Jean pour que Noémi refleurît.

Tout ce qu'elle fait pour Jean, tout ce qu'elle lui donne, c'est par devoir qu'elle le fait. Elle soigne Jean, avec compassion, avec tendresse.

"Plusieurs fois elle appela Jean Péloueyre la nuit afin qu'il vint près d'elle, et comme il faisait semblant de dormir, -

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 105.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 128.

elle se levait, lui donnait des baisers; ces baisers qu'autrefois des lèvres des saints imposaient aux lépreux". (1)

Jean est mort et "Noémi le contemplait ardemment, se disant en elle-même: "Il était beau". (2) On commence à aimer les gens dès qu'on les sait perdus. Il a fallu que Jean soit mort pour que Noémi ne voit pas son physique mais son âme tourmentée et qu'elle l'aime.

Nous voyons que la répulsion physique chez Noémi a été accompagnée d'une tendresse croissante et que Jean a eu dans sa vie une grandeur qui n'était pas feinte. Ils ont été tous les deux, - des malheureux qui auraient pu arriver à se comprendre et à s'aimer. Mais les rapports qu'ils ont eu, n'étaient que les rapports des gens qui se savent malheureux et qui ne peuvent mener qu'une vie en commun pacifique, mais où l'amour ne trouvera pas de place.

Nous pouvons conclure que ces femmes ont été tracassées, d'abord par la chair, puis par le manque de compréhension de leurs maris. Elles sont froides dans toute relation avec eux. On ne trouve aucune chaleur dans leur comportement. Elles accomplissent un pénible devoir qui ne leur offre rien en échange. Mauriac fait une analyse pénétrante et minutieuse où il montre la femme dans son

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 139.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 167.

"destin" de femme dirigée toute entière vers la réalisation de son rôle de mère et d'épouse sans rien attendre, sans rien obtenir. -- Femmes sacrifiées dans leur condition d'êtres humains.

d) Attrait pour un autre homme.

L'adultère est un thème assez courant dans la littérature. -- François Mauriac s'occupe et traite dans trois des romans étudiés des couples mariés qui vivent une crise dans leur mariage. Les -- femmes dans ces ménages apparaissent mal mariées, deçues, revol--- tées et en conséquence infidèles en fait ou en rêve.

Ces femmes vont se sentir attirées par un autre homme. mais elles en resteront là. Elles vont poursuivre auprès de ces hommes l'abolition d'un époux odieux, elles cherchent la tendresse, la -- passion et la compréhension dont elles ont été frustrées.

Mais ces femmes ne se laissent pas aller. Nous sommes té- moins, plus que d'une infidélité, d'une lutte désespérée, d'un ef- fort pour renoncer à ce trouble provoqué par la présence d'un au- tre homme. Elles veulent combattre cette fatalité et Mauriac avec une grande force d'émotion nous présente ces femmes aux sentiments mêlés.

Thérèse Desqueyroux a fait la connaissance de Jean Azévédo parce qu' Anne est amoureuse de lui et que la famille de La Trave est décidée à empêcher leur mariage. Alors on envoie Thérèse en - ambassade pour lui faire connaître les intentions de la famille.

Le jour de leur rencontre elle voit un beau garçon qui ne tient pas beaucoup à Anne mais qui a, lui, une vie personnelle au milieu de tous ces gens qui n'en ont pas, de ces gens faits en série et qui constituent le monde de Thérèse. Il lui parle de Paris, de ses amis, de ses lectures.

"Cette avidité d'un jeune animal, cette intelligence dans un seul être, cela me paraissait si étrange que je l'écoutais sans l'interrompre. Oui, décidément, j'étais éblouie". (1)

Est-elle amoureuse de Jean Azévédo? Non, elle ne le croit pas. Mais malgré tout, Thérèse n'avait jamais connu d'autre homme que son mari. Les femmes du monde qui l'entourait, comme elle, ne connaissaient jamais d'autres hommes que ceux qui allaient devenir leurs maris. Ce que Thérèse voit chez Jean c'est le symbole d'une vie libre, d'une vie pleinement consciente qu'elle voudrait mener et dont tout la sépare.

"Ai-je subi un charme physique? Ah! Dieu, non! Mais il était le premier homme que je rencontrais et pour qui comptait -- plus que tout, la vie de l'esprit. Ses maîtres, ses amis parisiens dont il me rappelait sans cesse les propos ou les livres, me défendaient de le considérer ainsi qu'un phénomène: il faisait partie d'une élite nombreuse, "ceux qui existent". (2)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 86.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 89.

Elle se sentait attirée vraiment par Jean. Avec lui elle - pouvait parler de tout, il y avait quelqu'un à écouter, qui disait de choses intéressantes. Dès qu'il est parti à Paris, l'air pur - qu'elle trouvait en lui, lui manque, elle sent venir sur elle une - sorte d'ombre qui l'écrase. Elle éprouve un ennui épouvantable, - l'ennui de certains endroits de province et des gens qui l'entou- - rent.

"J'incline à croire que ce Parisien n'en pouvait plus de si - lence, du silence d'Argelouse, et qu'il adorait en moi son unique - auditoire, dès que je l'eus quitté, je crus pénétrer dans un tunnel - indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue; et parfois - je me demandais si j'attendrais enfin l'air libre avant l'asphy- - xie". (1)

Quelque temps après, quand elle est enfermée, quand elle -- est éloignée de tout, elle imagine une vie tout à fait différente.

"Thérèse eut la fièvre cette nuit-là; et son esprit étran- - gement lucide construisait toute une vie à Paris: elle revoyait - ce restaurant du Bois où elle avait été, mais sans Bernard, avec - Jean Azévédo et des jeunes femmes". (2)

C'était un monde nouveau, qu'elle imaginait, avec des gens

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 96.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 149.

qui s'intéressent à elle, où elle ne soit pas traitée de "folle", - où elle aura une valeur. C'était un monde nouveau où elle tournerait autour de quelqu'un qui serait venu pour lui faire connaître une autre existence.

"Un être dans sa vie grâce auquel tout le reste du monde lui paraissait insignifiant; quelqu'un que personne de son cercle ne connaissait; une créature très humble, très obscure; mais toute l'existence de Thérèse tournait autour de ce soleil visible - pour son seul regard, et dont sa chair seule connaissait la chaleur". (1)

Thérèse est ainsi attirée par ce Jean Azévédo. Mais elle n'est pas si fortement attirée par le physique que par son intériorité. Jean est un homme qui a une vie intérieure. Il est attiré par des formules comme "devenir soi-même", de même que Thérèse, il aime aussi lire et tout cela sert pour que Thérèse croit avoir trouvé une entente avec lui.

De son côté, Noémi d'Artialh a toujours été aux yeux de tout le monde une épouse modèle. Tout en se consumant intérieurement de dégoût envers son mari, elle riait et jouait si bien son rôle de femme heureuse que personne n'avait le moindre soupçon de son malheur. Mais un jour, elle a vu un jeune médecin qui s'ar

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 149.

rêtait devant la maison pour demander un renseignement. Il n'y -- avait personne dehors et alors elle a ouvert la fenêtre pour lui - indiquer l'adresse qu'il cherchait. Le jeune homme a continué sa route, mais Noémi, elle, est restée fortement impressionnée par -- cet homme.

Elle est troublée. Elle est "heureuse et triste". Elle - éprouve ces deux sentiments opposés et tout est dû au monsieur -- qu'elle a à peine entrevu. Il y a une contradiction dans son --- coeur.

Ce médecin passait tous les jours devant la maison, des Pé-- loueyre, alors Noémi pense qu'elle devrait peut-être pousser les - volets et lui rendre le salut.

"Ayant décidé d'agir ainsi, elle en éprouva une émotion si douce qu'elle retarda l'instant de s'étendre sur son lit". (1)

Elle éprouve une émotion douce parce que c'est quelque cho- se de différent et d'agréable. Elle se laisse aller sans réfléchir.

"Noémi tout instinct, mais dressée à l'examen de conscience fut vite mise en alerte: sa première alarme vint, pendant sa priè- re, de ce qu'il fallut recommencer chaque oraison: entre Dieu et elle, souriait une figure brune. Au lit, elle en fut obsédée et - au réveil, encore toute brouillée de rêves, elle pensa d'abord --

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 121.

qu'elle allait le revoir". (1)

L'inconscient l'obsède. Elle hésite, elle pense que le mieux serait de ne pas agir, de ne rien faire mais en même temps - le jour où le jeune médecin n'est pas passé devant la maison, elle s'inquiète. Elle s'intéresse à lui et la seule idée de ne plus le revoir la tourmente. Mais elle est incapable de tromper son mari même en pensée, elle n'oserait pas le faire. Elle est une femme vouée à sa tâche de femme soumise et elle ne permet pas que les rêves la troublent.

"Si autour de son doux corps épanoui, le désir avait flotté caressant en dépit d'elle d'autres visages, Dieu savait que pas - une fois elle n'avait consenti même à une pensée trouble". (2)

Mais elle sait qu'elle est impuissante contre son cœur qui la trahit. Elle a peur de revoir le médecin, elle éprouve une certaine inquiétude et elle ne voudrait pas le retrouver.

Jean tombe malade et il faut appeler le médecin.

"Noémi ne prononçait aucune parole, écoutait le bruit des roues décroître et sans un tressaillement, sans un sanglot, pleurer... Jean Féroueyre dit "Voilà le docteur". Noémi se leva et se tint debout loin de la lampe. Elle écoutait comme un orage, --

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 123.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 127.

s'approcher le grondement d'une voix, des pas dans l'escalier. N'osant quitter la zone d'ombre, elle frémissait". (1)

Elle se sent troublée par la seule présence du docteur. - Noémi tremble quand il est près d'elle. Quelle sensation différente elle éprouve auprès du docteur de celle qu'elle éprouvait auprès de Jean. Il y a vraiment un attrait qui la possède.

Elle se sent hors de ce monde lorsqu'elle le voit, elle est persuadée qu'il partage ce trouble; et elle en jouit.

"Noémi accueillit le beau garçon avec une indifférence qui n'alla pas jusqu'à ignorer qu'il pâlisait sous son regard ou lorsque leurs mains se touchaient. A chaque rencontre elle savourait cette certitude". (2)

Elle est sûre d'être comprise, elle est sûre que lui aussi, est troublé; mais finalement elle veut l'arracher de sa pensée - pour se vouer toute entière à son mari.

Maria Cross est une femme qui scandalise les femmes -- bien pensantes par ses amours irréguliers. Mais ces amours, et on pourrait parler en particulier de sa vie avec Victor Larousselle, ne la rendent pas heureuse. Elle est sortie finalement un jour, de son apathie, par la rencontre de Raymond Courrèges. Elle

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 98.

2.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 148.

s'est trouvée en face de Raymond un peu par hasard. Cette femme -- qui n'avait rien à faire, a pris un jour par distraction peut-être le tramway plein d'ouvriers qui retournaient de leur travail, et -- dans ce monde, elle a découvert le visage honteux d'un jeune garçon qui fuyait tout. Le lendemain elle l'a rencontré une autre -- fois dans le tramway et peu à peu elle commence par se sentir attirée par elle ne savait quoi, chez ce garçon, au point de ne vouloir pas manquer le tram de six heures. Le garçon de son côté, se sentait lui aussi, attiré par cette femme qui ne montrait aucun dé goût envers lui.

"Le premier regard de Maria Cross avait décelé dans le collégien sale un être neuf". (1) "Une femme, sans prononcer de paroles, par la seule puissance de son regard, transformait l'enfant". (2)

Elle éprouve un grand plaisir de penser qu'elle pourra rencontrer cet enfant. Elle se sent attirée par lui mais elle n'y réfléchit pas, elle veut le voir une fois encore.

"Mais demain, demain il y serait sans doute et déjà elle -- était toute tournée vers cette joie future, vers cet espoir chaque jour déçu et renaissant qu'il se passerait peut-être du nouveau, --

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 71.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 72.

qu'il lui adresserait la parole enfin". (1)

Elle n'attend le jour que pour cette joie. Elle désire parler avec lui. Elle commence à avoir une raison de vivre qui peu à peu l'a changée. Elle n'est plus trîste, il y a quelque chose qui s'introduit en elle. Elle va tous les jours au cimetière, pour visiter le tombeau de son fils mais elle serait prête à interrompre ces visites, si elle n'avait pas le reconfort de retrouver celui - qui sans lui adresser la parole la dominait.

"Mais sur la route qui mène à l'enfant mort, il a fallu qu'elle rencontrât cet enfant vivant". (2)

"Elle n'avait été si fidèle à visiter l'enfant du cimetière que pour les retours si doux aux côtés d'un autre enfant vivant. - Hypocrite!" (3)

Enfin, un jour, ils s'adressent la parole. Elle se trouve alors devant un enfant candide et pur, mais c'est justement cette pureté chez lui qui fait son charme. Elle veut qu'il vienne la - voir, elle est tranquille mais elle commence à se rendre compte - qu'elle ne peut pas vivre sans lui.

"Maria Cross s'efforce de décider Raymond à venir chez-elle

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 98.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 153.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 177.

où il ne risque plus de rencontrer personne. Elle insiste et à honte d'insister se sent corruptrice en dépit d'elle même". (1)

Elle va alors jusqu'à le mener chez elle "pour le réconfort d'une présence." Mais ce garçon maladroit, ne pensait qu'à la chair et il ne pouvait imaginer que Maria voulait qu'il aille chez elle pour diminuer la douleur en elle, pour lui donner le courage et la force morale pour lutter contre le désert de son âme.

Raymond ne pouvait penser que tout allait se passer si facilement et il n'a jamais su les raisons que cette femme avait pour agir d'une telle manière.

Maria Cross est un personnage passionnant, et l'attrait -- qu'elle a pour ce Raymond Courregès nous passionne, nous aussi. Il ne s'agit pas ici d'un attrait physique. Maria n'a pas rencontré ce beau garçon, haut et fort dont le seul physique nous charme comme Noémi l'a été du médecin. Maria va plus loin. Elle cherche une beauté, oui, mais une beauté intérieure et elle est frappée par la pureté qu'elle croit trouver chez Raymond. Elle va se débattre entre la pureté de ce garçon et l'attrait qu'elle a pour lui. Mais finalement, la plume de Mauriac les éloigne et chacun continuera de son côté à vivre sa vie.

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 145.

e) La Solitude.

La solitude est un thème constant, obsédant presque, dans l'oeuvre de François Mauriac. On le trouve entrelacé à ceux de l'amour et de la douleur qui ne sont jamais séparés.

La solitude chez les femmes étudiées est comme un signe particulier en elles, c'est leur destin d'être éloignées des autres. Elle est chez certaines femmes comme le symbole de leur grandeur, qui leur confère une grande tristesse mais aussi une grande clarté pour voir les autres, pour les pénétrer et les reconnaître.

Mauriac, qui a été, lui, un enfant solitaire, peint avec une grande éloquence la souffrance des solitaires. Il décrit, non pas une solitude choisie, mais une solitude subie, une solitude totale, absolue. Il peint le désert, le "désert de l'amour". Le mot revient sous la plume de François Mauriac constamment parce qu'elle exprime toute la psychologie amoureuse, tout le pathétisme que Mauriac ressent. Ce désert, cette solitude est, à la lettre, désolation.

Thérèse Desqueyroux est une femme chargée d'une vérité dramatique et vivante. Thérèse porte autour d'elle l'avidité d'un effroyable abandon. Elle est "condamnée à la solitude éternelle". (1)

Elle n'a trouvé, à travers sa vie, qu'un silence, le silen-

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 19.

ce inexorable de l'absence humaine, envahissante :

"Inutilité de ma vie, néant de ma vie, solitude sans bonnes, destinée sans issue". (1)

Thérèse ne cherche pas la compagnie des gens pour le seul plaisir d'avoir quelqu'un à côté d'elle. Elle ne cherche pas la présence corporelle mais la présence spirituelle. Elle voudrait être comprise, aimée.

"Mais sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère: "Nul ne peut rien pour moi, nul ne peut rien contre moi". (2)

Elle l'éprouve encore quand elle se trouve en face des gens qui l'entourent et qui sont complètement dépourvus d'une vie individuelle. Ils sont des êtres vides, sans aucune valeur. Alors elle préfère d'être seule, comme elle l'a déjà été tout au long de sa vie.

Donc, elle aime rester seule; ainsi elle peut penser à son intériorité, réfléchir à son individualité. Elle imagine le jour où elle sera libre, sans personne qui puisse la gêner.

"Etre une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne.... Etre sans famille! Ne laisser qu'à son -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 120.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 121.

coeur le soin de choisir les siens, non selon le sang, mais selon l'asprit". (1)

Mais la solitude devient peu à peu insupportable pour Thérèse. Elle la devine si affreuse qu'elle en est arrivée à songer au suicide; mais elle n'accomplit pas son geste. A l'instant même - de la délibération, à la minute imminente du choix, où tout peut se précipiter, elle est détournée de son acte, car le suicide n'est peut-être pas une issue.

"Thérèse n'est pas assurée du néant. Thérèse n'est pas absolument sûre qu'il n'y ait personne". (2)

Avec Maria Cross, nous sommes à nouveau témoins du tragique de la solitude foncière chez les femmes mauriaciennes.

Déjà le titre du roman "Le désert de l'amour" est assez suggestif et on pourrait l'appliquer à l'oeuvre entière.

On trouve chez Maria une absence d'amour véritable qui la remplit d'une solitude de par vie.

La rencontre avec Raymond est pour elle comme une étoile - qui vient lui apporter un sens. C'est comme une flamme dans son existence, une oasis.

Le jour où elle croit qu'il ne reviendra plus, elle se sent

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 180.

2.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 139.

perdue. La seule pensée de ne plus le voir l'angoisse.

"Evidence éclatante, terrible! Il ne reviendrait jamais. - Maria Cross comblait le dernier puits de son désert. Plus rien - que du sable". (1)

Mais finalement, Maria est seule et elle le sera toujours. Elle n'a personne autour d'elle pour se consoler.

"La loi, songe Maria, n'est-elle pas la loi commune? Sans mari, sans enfants, sans amis, certes, on ne pouvait être plus seu le au monde; mais qu'était cette solitude, au prix de cet autre - isolement dont la plus tendre famille ne l'eût pas délivrée, celui que nous éprouvons à reconnaître en nous les signes d'une espèce - singulière, d'une race presque perdue et dont nous interprétons - les instincts, les exigences, les buts mystérieux?" (2)

François Mauriac pense que nous portons, tous, le poids de la solitude, car l'homme est seul devant l'univers. La solitude, - cette plaie énorme que l'humanité a constamment dénoncée, apparaît chez Mauriac comme inhérente à l'homme.

L'homme est seul parmi ses semblables qui, eux aussi, sont seuls.

Les personnages mauriaciens s'y débattent; certains, comme

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 162.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 180.

Thérèse se sentent misérables, d'autres comme Maria tentent de fuir la solitude moyennant un sentiment amoureux où elles croient pouvoir trouver un espoir. Mais ces femmes, bien que dans des circonstances diverses et avec des caractères différents sont entourées d'un désespoir pathétique.

Nous avons donc, chez Mauriac, une psychologie particulière de l'amour qui nous en décrit les nuances les plus secrètes et met à nu les conflits, et les douleurs communs à l'être humain. Il y a une connaissance infailible du coeur et des passions qui le dominent mais sans jamais perdre de vue la flamme inextinguible d'un amour infini qui comblera la soif d'amour qui le tormente.

Chapitre V

LA MATERNITE.

L'amour maternel traverse toute l'oeuvre comme un sujet indispensable, continuellement présent, sourd mais jamais suspendu.- Il ne faut pas chercher longtemps avant de rencontrer une description de l'amour maternel dans les oeuvres étudiées. Il existe, il est là, s'imposant discrètement.

Il est peu de romans où l'on ne découvre pas, même presque inaperçu, l'amour doux d'une mère:

Cet amour est un attachement qui ne se mêle pas à la volupté, au caprice, au désir. Il est pur, constant et total. Il est même difficile de définir ces héroïnes parce qu'elles ont aboli leur personnalité dans une tâche ardemment cherchée, tel est le cas de la mère du docteur Courrèges. Tel est le cas, aussi, d'-- Anne de La Trave:

"Anne est là; ah! celle-là, je vous jure qu'elle sera une fameuse petite maman... Depuis qu'un enfant respirait dans la maison, c'était vrai qu'Anne avait recommencé de vivre. Toujours un berceau attire les femmes, mais Anne plus qu'aucune autre, maniait l'enfant avec une profonde joie". (1)

Mais ces femmes pleines de dévouement et de douceur, ces âmes remplies d'affection ne sont pas les seules images de l'amour maternel qu'ait évoquée François Mauriac. Il a su maintes fois -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 109.

peindre un sentiment beaucoup plus nuancé: Thérèse Desqueyroux -- par exemple, pour laquelle les joies de la maternité deviennent un peu incompréhensibles.

Thérèse a toujours songé à devenir elle-même, à avoir une existence individuelle, mais elle est enceinte, et, dans cette période, elle éprouve encore plus le sentiment qu'elle n'a pas d' -- existence personnelle et qu'elle est tout simplement un moyen de perpétuer une race, celle des Desqueyroux. "Bernard contemplait avec respect la femme qui portait dans ses flancs le maître unique de pins sans nombre". (1)

Dès lors, elle sera considérée avec une certaine déférence, mais Thérèse ne pourra pas supporter ces manifestations de considération qu'on a apparemment à son égard, mais, qui elle le sait, ne sont pas destinées à Thérèse mais à la femme qui a en elle un enfant Desqueyroux. "Bernard se souciait non de moi mais de ce que je portais dans mes flancs". (2)

Elle éprouve un sentiment de dégoût envers la maternité et envers les soins dont on la comble. Elle se rappelle toujours l'enfant qui la met en rapport avec Bernard, pour lequel elle ressent une espèce d'aversion:

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 62.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 103.

"Elle aime mieux qu'on ne s'en aperçoive pas. Je voudrais la dorloter mais elle n'aime pas à être soignée". (1)

Thérèse est différente des autres femmes. Elle a des traits qui depuis toujours l'ont écartée, et son besoin insatiable d'indépendance se trahit, par exemple, dans cette absence d'instinct maternel. Thérèse refuse de reconnaître que la fonction maternelle est la vocation dernière et totale de la femme. Cela, pour Thérèse, ne semble pas être l'expérience féminine capitale.

Afin que la maternité remplisse ce rôle, il faudrait que l'arrivée de l'enfant soit considérée comme un événement heureux - et voilà justement ce qui n'a pas lieu chez Thérèse.

"Thérèse se souvient qu'elle avait peur de ce fardeau très-saillant; que de passions, au plus profond de son être, devaient pénétrer cette chair informe encore! Elle avait compté les mois - jusqu'à cette naissance; elle aurait voulu connaître un Dieu pour obtenir de lui que cette créature inconnue, toute mêlée, encore à ses entrailles, ne se manifestât jamais". (2)

Elle attend avec horreur la venue de cet enfant. Ils ne la regardent pas comme la mère, non, elle est la femme qui va mettre au monde un enfant et c'est le petit qui compte.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 70.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 73.

"Je perdais le sentiment de mon existence individuelle. Je n'étais que le sarment; aux yeux de la famille, le fruit attaché à mes entrailles comptait seul". (1)

C'est pourquoi Thérèse n'a jamais attendu la maternité comme un événement heureux. Thérèse a déjà une fille et la voilà tourmentée et souffrante de voir cette fille qui lui ressemble de près.

"Elle ne voulait pas que Marie lui ressemblât. Avec cette chair détachée de la sienne, elle désirait ne plus rien posséder - en commun". (2)

Et Thérèse a peur que sa fille, étant comme elle, puisse arriver à souffrir et à éprouver tout ce qu'elle a éprouvé. Elle voudrait que la petite soit comme les autres femmes, qu'elle s'adapte à la vie mieux qu'elle-même; qu'elle n'échappe pas au chemin tracé, qu'elle ne cherche rien hors d'elle-même.

Thérèse est finalement séparée de sa fille mais cela ne la touche pas tellement. Même après avoir passé par l'expérience si attendue par beaucoup de femmes, la maternité, elle continue à se sentir triste, vide, inutile. La maternité ne lui a rien apporté. Ce n'est pas son monde à elle, et elle continuera à chercher ce -

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 104.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 108.

qui la remplira totalement.

"Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille. Moi, il faut toujours que je me retrouve; je m'efforce de me rejoindre..."

Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau ce don total à l'espèce; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi..." (1)

Dans "Le désert de l'amour" nous trouvons à peine l'amour maternel. Nous savons que Maria Cross a été mère mais que son fils est mort, et que François Mauriac ne nous a pas décrit aucune relation entre la mère et le fils. Malgré cela, nous avons l'impression, de nous trouver en face de Maria, devant une femme dépossédée d'un sentiment maternel profond.

Son fils mort, elle va chaque jour au cimetière mais elle le fait d'abord par une espèce de devoir qui est devenu peu à peu une habitude de plus. Peu de temps après ces visites au cimetière ne sont qu'un prétexte pour retrouver Raymond. "Elle n'avait été si fidèle à visiter l'enfant du cimetière que pour les retours si doux aux côtés d'un autre enfant vivant. Hypocrite!" (2)

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 165.

2.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 177.

En réalité Maria transpose ce sentiment maternel envers Raymond. "Ne rien ignorer de vous, répondre à vos inquiétudes, - écarter les branches devant vos pas, devenir pour vous plus qu'une mère, mieux qu'une amie..." (1)

Elle ne désire "qu'un échange de propos confiants, de caresses maternelles" (2), mais vite, elle se rend compte qu'ils ne peuvent en rester là et voilà que mille idées confuses se débattent - chez elle. Maria est donc présentée comme une femme dépourvue et qui cherche, elle aussi, une vérité, qui assouvisse cette soif inextinguible de son désert intérieur et qui ne trouve pas non plus dans le sentiment maternel.

Si l'amour prend chez la femme le visage de l'amour maternel, on trouve là une sorte de plénitude, de sublimation qui peut devenir un accomplissement parfait. Mais le processus inverse, la métamorphose de l'amour maternel en passion jalouse et féroce engendre une manière de déviation presque monstrueuse.

Il y a ici, à la base, un besoin de protection, de se rendre utile, mais qui peut parfois se confondre avec le désir de tyrannie et de domination. Dans ces cas là, une lutte éclate et c'est l'une de ces luttes qui fait le sujet de "Génitrix". L'auteur

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 150.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 149.

accentue dans son oeuvre l'élément affectif, le sentiment maternel devenu atroce.

Félicité Cazenave a voué toute sa vie à son fils mais, en échange, elle lui a pris la sienne. Elle le soigne, l'adore mais en même temps l'affaiblit et l'opprime. Un jour, Fernand Cazenave rencontre Mathilde, une institutrice, chez des voisins, et il se marie avec elle, malgré le déplaisir de sa mère. L'amour furieux de Félicité porte en soi une haine dévastatrice contre celle qui ose franchir son royaume.

"Vous n'aurez pas mon fils! Vous ne me le prendrez jamais!" (1)

Après le voyage de noces, Fernand ne peut plus rester loin de sa mère et il reprend son lit dans sa chambre d'enfant à côté de sa mère. Mathilde couche seule dans un pavillon à part. A la suite d'une fausse-couche, elle est si peu et si mal soignée qu'elle meurt abandonnée. La haine de Félicité Cazenave l'a poussée jusqu'au crime. Crime commis non pas physiquement mais plus horrible encore parce qu'il est dû à une passivité méditée. Elle a fait disparaître "la rivale, l'intruse" et Mathilde "elle eut la mort douce de ceux qui ne sont pas aimés". (2)

1.- Mauriac, Génitrix, p. 11.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 45.

Mathilde morte, Félicité chante sa victoire. Elle ne pouvait être tranquille pendant que sa belle-fille vivait. Elle --- avait peur de perdre son fils mais une fois l'ennemi morte, Félicité le regagnera, elle l'aura de nouveau, bien qu'elle ne l'ait - jamais perdu. Petit triomphe, certes, car Fernand se rend compte de ce que sa mère a été pour lui et de ce que lui-même a fait, et alors il regagne le lit de sa femme morte. Il pense à elle, il -- est toujours dans sa chambre, il arrive à découper l'image de Mathilde d'une photographie. Alors Félicité commence à avoir vraiment peur de la morte et de la perte réelle de son fils.

"Le misérable en avait détaché l'image de Mathilde: sans - doute la portait il serré dans un portefeuille, contre son coeur." Quand il était seul, ce devait être sa joie d'en approcher des lèvres ferventes. La vieille femme depuis deux semaines, avait tout souffert sans un cri mais ce signe matériel de reniement la bouleversa. Une colère folle brisait en elle toutes les digues, faisait trembler ses doigts déformés. Elle trépigna comme le jour où elle avait crié à Mathilde: "Vous n'aurez pas mon fils! Vous ne l'aurez jamais" (1)

Dans ce passage nous trouvons des mots tels que "colère folle", "furibonde", "la fureur l'aveugla". Elle appelle son fils -- "l'ingrat", "le perfide", et Mathilde "la morte toute puissante" -

1.- Mauriac, Génitrix, p. 71.

et ces mots nous donnent une idée de la passion qui trouble Félicité. Elle est tremblante, étonnée, écrasée de trouver son fils -- pleurant pour Mathilde et adorant des reliques de la morte. Elle voudrait "cracher sur cette image, la déchirer, la piétiner. Elle n'osait pas... Le danger proche la laissait tremblante, en sueur. Et elle couvait maintenant d'un regard moins haineux que peureux -- l'autel qu'embrassait cet homme anéanti". (1)

Mais Félicité a une âme trop complexe pour se laisser vaincre si facilement. Tout cela ne lui sert que comme point de départ à l'affirmation, d'elle même, et de son pouvoir. Elle attend tout simplement. Pour avoir encore plus de force, elle se rappelle des moments heureux, tel le jour où elle a reçu une lettre de son fils où il se plaint de Mathilde en plein voyage de noces et qu'il lui dit: "Moi, qui me plaignais des soins excessifs dont tu m'entourais!" (2) Voilà donc un signe significatif de la maîtrise, de l'emprise de la mère sur le fils. Son despotisme a su, dès l'origine, s'établir et au long des années se maintenir sans rien perdre du fils gâté et inutile.

"Jamais, depuis sa petite enfance, déjà défigurée par tant de caprices, elle ne lui avait connu ce sourire vague et doux, --

1.- Mauriac, Génitrix, p. 74.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 81.

presque puéril. Pendant cinquante ans la mère avait répété: "Que deviendrais-tu sans moi! Heureusement que je suis là! Si tu ne m'avais pas!" (1)

Félicité éprouve "le besoin insatiable de domination, de -- possession spirituelle que lui inspirait le bien aimé de qui pour elle dépendaient toute douleur et toute joie, vie à laquelle était suspendue sa vie..." (2)

Et afin de reconquérir l'amour perdu de son fils, afin de ne pas être finalement vaincue par Mathilde, elle devra arriver -- jusqu'au renoncement, elle découvrira le secret de la tendresse -- humble, du sacrifice où le vrai amour se trouve.

"Alors son amour commença de ressembler à celui des autres mères, qui n'exige rien en échange de ce qu'il donne". (3)

"Elle se le mange des yeux". (4) Félicité n'attend qu'un moment au moins pour le voir. Peu importe tout le temps qui se -- passe, le jour ou la nuit, Fernand viendra, et elle le verra, ça -- suffit maintenant. "En vérité, elle ne vivait plus que pour attendre Fernand". (5)

1.- Mauriac, Génitrix, p. 107.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 113.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 97.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 128.

5.- Mauriac, Ibidem, p. 127.

Une fois Felicité Cazenave morte, à peine disparue, "la vieille reine despotique" rétablit encore son règne avec une autorité éclatante. Mathilde, qui, un instant, l'a supplantée, mourut une seconde fois, pour faire place, dans l'âme du fils, au culte exclusif de la mère toute puissante.

"Si sa mère avait voulu qu'il ne vécût que par elle et comme suspendu à son souffle, elle pouvait, du fond de ses ténèbres, se glorifier de l'oeuvre accomplie: le soleil maternel à peine éteint, le fils tournait dans le vide, terre désorbitée". (1)

Fernand est alors peu à peu envahi par "sa mère majestueuse dominatrice". Il est à nouveau absorbé par elle.

Voilà donc l'autorité définitive de cette femme, qui ne s'efface jamais. C'est une tyrannie victorieuse, celle que Felicité a exercé sur son fils. Et Mauriac nous fait penser, est-ce que ce despotisme, ces soins excessifs rendent un homme heureux?

"Au vrai, du temps de sa puissance sur lui, en avait-elle usé pour le rendre heureux? Elle se répétait: "Toute autre vie l'aurait tué. Livré à lui-même il serait mort..." Qui'en savait-elle?" (2)

Felicité n'a pas quitté Fernand un moment. Elle pense que

1.- Mauriac, Génitrix, p. 135.

2.- Mauriac, Génitrix, p. 108.

seul, il n'aurait jamais rien fait, mais sur quoi se fonde-t-elle pour prononcer cette affirmation? Peut-être aurait-il pu profiter de son existence et la vivre d'une autre façon que livré au poids de la domination maternelle?

En lisant ce roman, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous porter sur un détail, qui, croyons nous, joue un rôle important dans l'attitude abusive de Félicité Cazenave. Il s'agit de "l'instinct". Dans quelle mesure, l'instinct intervient-il chez Félicité Cazenave?

François Mauriac ne s'arrête pas dans de longues descriptions sur l'instinct. Celui-ci passe presque inaperçu; mais l'amour de Félicité pour son fils est un amour qui va au-delà des limites. Félicité soigne son fils comme une femelle son petit. Elle veut tout dominer, elle n'acceptera jamais de partager son amour avec quelqu'un, parce qu'elle ne veut pas une fraction de l'amour de son fils. Elle veut le posséder absolument.

"La vieille mère louve" (1) ne laissera jamais son petit. Elle surveillera tous ses mouvements, mais il ne faut pas oublier qu'"aimer" est partager. Il faut que la passion soit dépouillée de tout égoïsme pour arriver au don de la communion.

Chez Félicité Cazenave, Mauriac nous présente donc, un sen-

1.- Mauriac, Génitrix, p. 82.

timent féroce. Félicité éprouve un amour à sa manière. C'est un "immense amour obsédant". Ce n'est pas de l'amour pur. Au fond - Félicité ne veut pas aimer son fils, elle veut le posséder. Elle a envers son fils un attachement mal compris, un amour malsain. - Elle éprouve une joie énorme de se savoir préférée. Ses "quarante années d'adoration maternelle" portaient quelque fruit.

Nous sommes encore une fois devant une passion terrible. - Mauriac nous montre l'affection de Félicité comme une sorte de hantise monstrueuse qui nous choque. Ce n'est pas le véritable amour mais un désir de jouissance, tantôt physique, tantôt morale.

"Cette vieille femme se meurt de ne posséder plus son fils: désir de possession, de domination spirituelle". (1)

Voilà l'amour maternel revêtu du masque violent du délire.- Donc, cet instinct dont on a parlé n'a pas fonctionné chez cette mère obsédée.

Nous avons vu le sentiment maternel sous différents aspects et chez ces femmes il nous frappe parce qu'il comporte, non pas du bonheur mais de la souffrance, ou, dans un autre cas, comme chez Maria, du néant. Ce qu'on considère comme l'essentiel -- pour une femme, cette raison là pour laquelle elles ont été créées, la maternité, n'est rien d'autre qu'une occasion de plus pour la -

1.- Mauriac, Génitrix, p. 72.

révolte, et François Mauriac le peint comme une sorte de déviation plutôt que comme une vertu pure et sublime.

Il a décrit les pôles opposés et n'a pas trouvé le juste milieu. Il est allé aux extrêmes. François Mauriac ne nous a montré ni chez Thérèse ni chez Maria, ni chez Felicité une tendresse indéfectible, un grand trésor d'affection que seuls un père ou une mère peuvent nous donner.

Chapitre VI

LA FEMME ET DIEU.

François Mauriac est le fils d'un père incroyant, mort --- très jeune, et d'une mère profondément catholique. Il est impré--- mé très tôt d'une éducation religieuse et passionnée.

Tout enfant encore, il éprouve un goût de communion avec la nature, mêlé au traditionalisme dévot, attitude dualiste qui ne - cessera pas de grandir et qui sous divers aspects particuliers -- prendra le caractère d'un conflit. C'est la nature opposée à la - grâce, le corps, à l'âme.

Toute sa vie sera marquée par un immense désir de pureté et le besoin charnel d'un amour infini.

La passion et la religion sont les deux clés qui vont expli- quer tout le bonheur et toutes les douleurs dans l'œuvre mauria- cienne. Néanmoins, Mauriac, ne s'occupe pas directe et ouverte- ment de l'exploration de la conscience religieuse. Il va nous la donner, comme d'habitude, à travers ses personnages, considérés du point de vue de l'expérience religieuse. Ils apparaissent durs, - anxieux, désespérés, en quête d'une conscience qui les oppose les uns aux autres. Il multiplie les monologues intérieurs où chaque personnage s'interroge sur sa destinée. Les vies de chacun se dé- veloppent et s'entrelacent sans jamais se pénétrer, l'intérieur - n'est connu par personne et seul l'amour divin peut arriver à les comprendre.

Alors la conscience religieuse est partout chez Mauriac,-

dans le choix de ses sujets, dans la conduite des personnages, -- dans le style. Au fur et à mesure qu'il écrit, il fait apparaître un Autre qui dans un tournant imprévu remplira un désespéré d'une lumière confuse.

"Thérèse se souvient qu'elle avait peur de ce fardeau tres-saillant; que de passions, au plus profond de son être, devaient pénétrer cette chair informe encore!... Elle aurait voulu connaître un Dieu pour obtenir de lui que cette créature inconnue, toute mêlée encore à ses entrailles, ne se manifestât jamais". (1)

Thérèse veut mourir. Elle n'a plus une raison de vivre, - mais au moment même de comettre son acte, elle hésite. Elle a -- peur, une grande terreur l'envahit. "S'il existe cet Être; puisqu'Il existe, qu'Il détourne la main criminelle avant que ce soit trop tard et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme avougle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature". (2)

Cela ne veut pas dire qu'il veut faire une littérature édifiante. Il ne veut pas déshumaniser la religion. Il ne veut pas être, comme lui même le dit "un romancier catholique", mais un catholique qui écrit des romans.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 73.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 140.

Mais il ne peut pas échapper à sa mission; il soulève constamment la question de Dieu dans de petits détails. Il a la foi dans son art et il pense que pour arriver au but, il faut qu'il peigne des êtres singuliers, dans des sujets singuliers aussi. On a reproché à Mauriac d'être un auteur malsain, parce qu'il a eu le courage de peindre les conflits moraux les plus troubles et obscurs, parce qu'il met à jour des thèmes scabreux et dont personne ose parler. On dit qu'il aime peindre le péché, mais ce n'est pas qu'il aime le faire mais qu'il lui est cher d'opposer deux sentiments contraires agissant sur ses personnages. De cette façon la notion du mal donne à celle du bien une plus grande valeur. A ce propos, Mauriac a dit: "Le romancier ne sert des passions humaines, ce qui n'est pas toujours le plus pur dans le coeur de l'homme".

La vertu, par exemple, n'est pas tranquille, elle est une dure victoire. Plus grande est la tentation et la grandeur majeure. C'est devant une grande passion que l'on connaît les âmes basses et celles d'une authentique noblesse, celles qui atteignent la grandeur.

Les personnages Mauriaciens ont une soif de pureté. Ils cherchent quelque chose au-delà des plaisirs mondains et même chez les plus impuissants à échapper à leur destin, comme chez Thérèse Desqueyroux, on trouve toujours une espérance qui les aide à vi-

vre. "Elle regardait dans le vide: sur ce trottoir, au bord d'un fleuve de boue et de corps pressés, au moment de s'y jeter, de s'y débattre, ou de consentir à l'enlèvement, elle percevait une lueur, une aube: elle imaginait un retour au pays secret et triste, toute une vie de méditation, de perfectionnement, dans le silence d'Argelouse: l'aventure intérieure, la recherche de Dieu..." (1)

Ainsi, la femme révoltée qui est Thérèse, médite sur les paroles de Jean Azévédo et pense qu'il faut se trouver soi-même et qu'il lui reste encore un chemin à parcourir qui aboutira à Dieu.

"Il faut se dépasser pour trouver Dieu", répétait-il. Et encore: "S'accepter, cela oblige les meilleurs d'entre nous à s'affronter eux-mêmes, mais à visage découvert et dans un combat -- sans ruse. Et c'est pourquoi il arrive souvent que ces affranchis se convertissent à la religion la plus étroite". (2)

François Mauriac interrompt souvent la narration de ses romans pour nous montrer, à travers de différentes situations, une sorte de fièvre qui remplit ses personnages et qui est la nécessité de Dieu. Mais tout cela, est à peine indiqué, tout est en sous-entendus, en allusions, en paysages psychologiques si bien équilibrés, que le lecteur ne peut pas continuer à y être indifférent.

1.- Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 174.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 95.

a) La Conscience.

Entre les héroïnes mauriaciennes et leur passion, l'auteur maintient la présence impérieuse d'un troisième personnage: la conscience, dont la projection métaphysique s'appelle Dieu.

L'émotion, la chaleur de leurs âmes est toujours susceptible d'un virage soudain. Alors, la sensibilité morale éveillée - grâce à une "présence" introduit un espoir dans la vie de ces femmes.

Ainsi les personnages sont répartis en deux groupes opposés. Il y a, d'une part, les êtres passionnés, comme les femmes étudiées remplies d'une grande sensibilité, et, d'autre part, les tièdes, les médiocres.

Le drame naîtra du choc de ces deux groupes, de la lutte intérieure entre la conscience et la passion.

Maria Cross en est un exemple. Elle lutte constamment contre la passion que l'habite. Elle est fortement attirée par Raymond Courrèges. "Elle éprouva une émotion confuse, faite de scrupule, de honte et de délice". (1) Elle ne sait pas si elle agit bien ou mal, mais elle aime cette émotion qui n'avait jamais éprouvé.

"Me nommer c'est peut-être le perdre... mais n'est-ce pas

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 112.

mon devoir de l'éloigner? Elle souffrait et jouissait de ce débat. Elle souffrait réellement mais éprouvait une satisfaction obscure à murmurer: C'est tragique..." (1)

Voilà que la conscience est partout. Elle est comme un ange gardien présidant les actes. Elle doute entre perdre cet enfant, en lui découvrant sa personnalité, et le devoir.

La morale apparaît comme une sorte de tyrannie; elle sera vraiment comme une espèce de frein qui empêche la liberté d'action.

"Je veux qu'il vienne, pas pour le mal, non pas pour le mal..." (2), dit Maria quand elle veut que Raymond lui fasse une visite. Elle ne désire que de "baisers calmes", mais, en même temps il y a une région interdite mais ouverte. Alors, pourquoi ne pas en profiter? Il y a donc chez Maria une lutte constante contre elle-même; mais la conscience sera présente et ne lui permettra point d'agir librement.

Le mieux serait de ne plus le revoir. Elle lui envoie une lettre mais malgré cela elle commence à hésiter, peut-être ce sera mieux de rester chez-elle et de cette façon, si Raymond vient, elle sera là. Quand, après tout, Raymond est arrivé, elle est tranquille parce qu'elle a fait de son mieux pour s'écarter de cet

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 112.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 147.

enfant: c'est le destin qui l'a voulu. Elle ne lui a pas dit de venir, tout le contraire. "Il était venu, bien qu'elle eût fait l'impossible pour l'éloigner: aucun remords n'empoisonnait donc son bonheur et elle s'y pouvait livrer toute entière". (1)

Elle cherche toujours un prétexte afin de se délivrer d'une possible culpabilité; puisqu'elle pense à son fils c'est que tout est pur, et qu'il n'y a point de mauvaise intention. "Puisque l'enfant est là, c'est le signe qu'il n'y a rien que de pur en tout ceci. De quoi te troublais-tu, pauvre femme? Le petit François est debout contre ton fauteuil, et sourit, il ne rougit pas". (2)

Il y a un moment où Raymond veut posséder Maria et où nous voyons cette femme se débattre une fois de plus entre ce qu'elle veut faire et ce qu'elle doit faire. Elle le repousse beaucoup -- plus par devoir que par goût. Il fallait le faire. "Elle se forçait à rire: lâchez-moi donc!, et plus elle se débattait, plus elle riait pour signifier que cette lutte n'était rien qu'un jeu et -- qu'elle l'entendait ainsi". (3)

Nous y trouvons très nettement exprimé la lutte constante entre la chair et l'esprit. La morale mauriacienne apparaît comme

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 156.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 157.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 172.

un despotisme et il faut appeler ici, non pas uniquement Maria - Cross, mais toutes ces femmes, et, avec elles leurs souffrances, - leurs chutes, leurs victoires, leur double inclination passionnée à se réformer et à satisfaire leur soif; la difficulté qu'elles - éprouvent à s'arracher à de coupables délices. Tout cela fait rayonner en elles une admirable grandeur qui ne naît pas dans le calme des âmes tièdes, mais dans la lumière des esprits forts.

Chez Mauriac toutes les âmes aspirent à quelque chose qu'elles ne connaissent pas mais dont elles éprouvent le besoin. Elles ne trouvent pas un amour humain qui les remplisse totalement. -- Nous trouvons ces mots chez Maria Cross: "Je n'ai jamais aspiré - qu'au repos... Je connais la vérité maintenant. Non pas d'amours mais un seul amour en nous". (1)

La puissance des âmes ardentes devient si l'on peut dire, - une soif d'infini qui ne sera comblée que par la source de tout - amour.

Le sacrifice n'apparaît pourtant parmi les romans étudiés, - que dans "Le baiser au lépreux". Il ne joue pas un rôle très important mais néanmoins il s'y montre en quelques détails. Pour le chrétien, il faut sacrifier une passion basse à une passion plus - haute et voilà que Jean Péloueyre et Noémi d'Artialh sont, sans -

1.- Mauriac, Le désert de l'amour, p. 198.

doute, un exemple sublime.

Mais puisque nous ne nous occupons que de Noémi, nous pouvons dire que cette femme s'est constamment sacrifiée.

"Jean Peloueyre dans les ténèbres, devinait la rétraction - du corps adoré et s'en éloignait le plus possible. Quelquefois, - Noémi, avançant une main vers ce visage moins odieux puisqu'elle - ne le voyait plus, y sentait de chaudes larmes. Alors, pleine de remords et de pitié, comme dans l'amphithéâtre une vierge chrétien ne d'un seul élan se jetait vers la bête, les yeux fermés, les lèvres serrées..." (1)

Elle a tout supporté "sans un cri". Attachée à un homme -- qu'elle n'aime pas, elle ne dit rien, elle ne laisse pas deviner -- aux autres le moindre soupçon de son malheur.

"Noémi, très parée, serra les mains en souriant: elle -- riait, elle était donc heureuse". (2)

Dans "Le baiser au lépreux", Mauriac, n'échappe pas non -- plus à sa mission, et voilà que, mêlé au sacrifice de ces deux -- êtres, nous verrons Noémi tourmentée, elle aussi, par sa conscience.

"Elle se haïssait de n'être pas une épouse selon Dieu". (3)

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 75.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 71.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 87.

Quand elle voit qu'ils ne sont pas un couple heureux, alors elle se sent la seule coupable.

Jean ~~Reynaud~~ va aller à Paris pour faire quelques études. Une fois de plus la conscience s'impose et nous voyons Noémi qui fait de son mieux pour que Jean ne parte pas. Elle fait un effort pour empêcher ce voyage, son obligation c'est de le faire, bien qu'elle désire être éloignée de lui. "Elle s'obligeait à un effort quotidien pour détourner Jean de ses projets de voyage; elle avait promis au ciel de tenter l'impossible pour qu'il demeurât près d'elle". (1)

Jean est à Paris et alors Noémi lui écrit d'"hypocrites vœux pour son retour". (2) Elle accomplit son devoir de cette façon; il n'y aurait rien à lui reprocher.

Elle fait tout ce qu'elle peut pour son beau-père. Elle est délicieuse avec lui. Elle ne se fatigue jamais. Elle l'entoure de soins et de tendresse. Peut-être se sent-elle obligée -- de le faire afin d'avoir bonne conscience et vu qu'elle ne rend pas heureux Jean. "Cependant M. Jérôme s'étonnait que sa bru le soignât avec la passion d'une soeur de Saint-Vincent -de-Paul. A l'heure prescrite, elle portait chaque remède, ordonnait le repas,

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 96.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 106.

selon un rigoureux régime et, avec une douce autorité, imposait à tous le silence durant la sieste". (1)

Quand ~~Mauriac~~^{Jean} tombe malade Noémi ira le soigner avec beaucoup de douceur; mais désespérée de dégoût. "Plusieurs fois elle appela Jean Peloueyre la nuit, afin qu'il vînt près d'elle, et comme il faisait semblant de dormir, elle se levait, lui donnait des baisers, ces baisers qu'autrefois des lèvres de saints imposaient aux lépreux". (2)

Noémi a peur. Elle voit malade son mari et elle se sent -- responsable. Elle s'accuse de ne pas l'avoir rendu heureux, de ne pas s'être entièrement donnée à lui. ~~Mauriac~~^{Jean} touche à sa dernière heure et les regrets n'abandonnent pas Noémi. Mais il fallait qu'il mourût pour qu'elle puisse l'aimer.

"Noémi ne savait pas que l'on doit le silence aux mourants; et de même qu'autrefois elle n'avait pu lui céler son dégoût, elle ne savait aujourd'hui lui faire grâce de ses remords. Elle mouillait de larmes sa main, insatiable de pardon". (3)

"Gauchement, elle exigeait du moribond le mot qui l'eût délivrée de son remords". (4).

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 72.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 139.

3.- Mauriac, Ibidem, p. 160.

4.- Mauriac, Ibidem, p. 161.

Jeune femme catholique qui va à l'église et accomplit les - devoirs imposés par la religion, Mauriac veut encore montrer que - cela n'est pas tout; il faut ne pas oublier qu'avant tout charité est amour, ou qu'elle n'est rien.

Dans "Génitrix", François Mauriac change le décor et met le lecteur en face de deux athées. Félicité Cazenave et son -- fils ne sont pas attirés par la religion. Nous trouvons des phra- ses clés: "Fernand Cazenave, que la vue d'un ecclésiastique ren- - dait furieux". (1)

Ces deux êtres, mais surtout Félicité Cazenave, sont dépos- sédés de tout sentiment honnête et Mauriac les a présentés ainsi - justement pour nous montrer leur bassesse. Ils ne cherchent rien au delà de leur monde. L'égoïsme les rend aveugles envers le pro- chain. Ils ne pensent qu'à eux et pour eux François Mauriac ne - prend pas parti mais il nous présente si bien les divers cadres, que le lecteur se plonge dans une atmosphère où tout ce qu'il res- pire est impur.

Félicité et Fernand ont un petit monde à eux où ils n'admet- tent aucune intromission.

Mais voilà que Mathilde entre dans ce monde, et que Félici- té arrivera jusqu'au crime en la laissant mourir.

1.- Mauriac, Le baiser au lépreux, p. 35.

Nous assistons dès ce moment à une lutte de Félicité contre sa conscience. Même les êtres les plus dépourvus des sentiments positifs vont se débattre contre un **tourment intérieur**.

Mathilde est très malade et Félicité s'inquiète. Il y a quelque chose qui ne la laisse pas dormir. "Après un débat intérieur, elle quitta sa couche, glissa dans des savates ses pieds enflés, et, vêtue d'une robe de chambre marron, une bougie au poing, sortit de la chambre. Alors elle s'arrête, écoute, repart. Devant la porte elle a éteint sa bougie inutile et tend l'oreille. Les dents claquent, claquent et une plainte enfin monte. Dieu seul put voir ce qu'exprimait cette tête de Méduse aux écoutes et dont la rivale, derrière une porte, râlait. Tentation de ne pas entrer, de laisser ce qui doit être s'accomplir. La vieille hésite, s'éloigne, se ravise, tourne le loquet.

Qui est là?

C'est moi, ma fille.

Laissez moi. Je n'ai besoin de rien. C'est un peu de fièvre... A votre aise, ma fille.

Tout est dit. Elle a fait son devoir. Elle n'a rien à se reprocher. Que les destins s'accomplissent". (1)

Mathilde meurt peu de temps après et son fantôme va rôder -

1.- Mauriac, Génitrix, p. 43.

autour de Félicité. Elle ne pense qu'à cette nuit où elle a laissé Mathilde seule quand celle-ci avait besoin d'être soignée.

"Elle se répétait pour la centième fois, errant à travers - la pièce: "Voyons; réfléchissons: je suis montée, j'ai frappé à la porte; je lui ai demandé si elle était souffrante; elle m'a - répondu qu'elle n'avait besoin de rien... Oui, mais rentrée dans ta chambre, tu as cherché le mot infection dans le dictionnaire de médecine..." (1) Ce détail nous montre que Félicité doutait. -- Elle n'était pas sûre de ce qu'elle faisait et alors elle chercha, un mot, un motif pour se délivrer.

Mais le remords est plus fort, et elle se répète tout, continuellement, afin de se convaincre, afin d'avoir l'âme libérée de ce poids. "J'ai frappé à sa porte. Je lui ai demandé si elle -- était souffrante. Elle m'a répondu qu'elle n'avait besoin de rien. D'ailleurs, il n'eût pas été trop tard pour la soigner: son coeur a flanché. Duluc te l'a répété cent fois. Ni toi ni moi n'y pouvions rien. Il faut plusieurs jours à l'infection pour tuer. Mais ta femme avait une maladie de coeur.

Elle allait et venait dans la pièce, parlant pour se convaincre soi-même autant que son fils; et elle élevait le voix comme si elle eût souhaité d'être entendue par quelque être invisible

1.- Mauriac, Génitrix, p. 67.

mais aux écoutés". (1)

Même cette âme dure et fermée ne peut pas échapper aux appels de la conscience. Elle en sera tourmentée le reste de sa vie.

Les brebis les plus éloignées du troupeau chercheront consciemment ou inconsciemment une lumière qui éclairera leur chemin - au dernier moment.

"Elle n'avait tout le jour vécu que pour ce commencement de la nuit. Elle se rassasiait par les yeux avant qu'ils se remplissent de ténèbres. C'était près de la troisième heure, l'instant de l'éponge offerte à la victime. Ah! plus amer que le fiel, sur ce visage tendu, était tant d'amour dont une autre qu'elle recevait l'offrande. Pourtant Félicité Cazenave éprouvait obscurément qu'il était bon qu'elle souffrît pour son fils; mais elle ne savait pas qu'elle était crucifiée". (2)

En somme, l'inquiétude de Mauriac est loin de s'épuiser autour de la question morale qui est celle d'une ligne de conduite à tenir, d'un système de préceptes et de prohibitions où s'enfermer, et elle est décidément orientée vers une attitude de l'âme, vers la question proprement spirituelle qui est celle du choix. Il s'

1.- Mauriac, Génitrix, p. 99.

2.- Mauriac, Ibidem, p. 128.

agit de montrer, à travers les passions, la recherche aveugle de l'amour divin qui seul peut combler les êtres humains. L'auteur - fait apparaître au milieu des passions, des vices et même des crimes, une inquiétude que rien ne peut dissiper et qui est, selon lui, un pressentiment, un appel. Alors, si les romans de Mauriac, ont une valeur apologétique, ce n'est peut-être que d'une manière suggestive et indirecte; car le chrétien, pense Mauriac, peut rencontrer la paix et le bonheur mais à condition de comprendre - que la religion du Christ est une religion d'amour où les affections naturelles sont purifiées et où la joie naît de la tristesse, de la souffrance.

François Mauriac veut que le lecteur cherche une signification profonde chez les personnages. Qu'il voit que leur destinée comporte une leçon, qu'une morale, s'en dégage. Les héros détiennent une vérité qui peut-être n'est pas la même pour chacun de nous, mais qu'il nous appartient de découvrir et d'appliquer.

Il existe un même climat dans l'oeuvre mauriacienne. Nous nous trouvons devant des âmes anxieuses, troublées, brûlantes et inquiétées par la chair, mais souvent maîtrisées par un désir d'absolu. Et ce qui nous attire chaque fois qu'on ouvre un roman de Mauriac, et ce qui nous reste dans l'esprit une fois que nous l'avons lu, ce n'est pas une intrigue, ni une série de portraits, ce

n'est même pas toujours un caractère, c'est une nuance d'atmos---
phère morale et spirituelle intimement fondue à une nuance d'atmosphère
physique.

Conclusion .

François Mauriac est, dans la complexité de sa personnalité un écrivain d'une taille indéniab^{le}, un romancier conscient de son métier. Nous nous sommes trouvés au cours de cette étude devant - un auteur plein de contrastes et de conflits mais aussi plein de - ferveur et, dans lequel, la progression psychologique et la progres- sion dramatique sont étroitement mêlées l'une à l'autre en se dé-- terminant mutuellement.

Les romans mauriaciens sont passionnants, déchirants; la douleur, la pitié et l'amour s'y conjuguent pour nous provoquer une émotion à chaque fois impérissable et neuve; car François Mauriac est de ce genre d'écrivains qui nous aident à penser, à sentir, à vivre, puisque tous les éléments de son oeuvre sont si intimement et si harmonieusement intégrés qu'ils nous font pénétrer dans une épaisseur de vie pathétique, chaude et vibrante.

Son oeuvre romanesque tient à l'unité, non seulement par -- l'analogie des sujets, par la parenté des personnages, par la pré- dominance constante du caractère tragique, mais aussi par la struc- ture de chaque ouvrage en particulier.

Dans "Le baiser au lépreux", François Mauriac apparaît com- me le maître romancier, dont la grandeur, le charme et la vérité - humaine nous touchent. L'oeuvre est très équilibrée et pleine d'-- une harmonie parfaite.

Dans "Génitrix", l'intensité tragique monte et sa grandeur

provient du fait qu'elle se soutient et même se développe d'un bout à l'autre du roman.

"Le désert de l'amour" n'est pas un exemple moins frappant de l'oeuvre mauriacienne. Nous voyons que Mauriac intensifie nos sentiments à mesure que le personnage de Maria Cross s'approfondit et dévoile sa sensibilité.

Mais si grands et si émouvants que soient la plupart des -- personnages créés par François Mauriac, Thérèse Desqueyroux demeure comme une figure centrale, comme une des femmes les plus pathétiques et les plus obsédantes. Si dans "Thérèse Desqueyroux" le -- sujet est révélé dès le début, cependant toute l'oeuvre est tellement bien construite autour du problème posé par le dégoût de Thérèse envers son mari, que le personnage devient de plus en plus -- touchant.

Il y a dans le roman mauriacien une prépondérance incontestable du psychologique, mais l'univers physique n'est point négligé. Il est appelé en témoignage, il est un reflet tangible du drame intérieur. Car François Mauriac est quelqu'un pour qui le monde extérieur et le monde intérieur existent en étroite corrélation.

Il arrive souvent que la sensation entraîne l'image. Une -- image riche, parfois brutale, car Mauriac cherche toujours l'intensité, la concentration, afin de mieux exprimer et communiquer sa -- pensée. Image qui ne vient pas seulement comme ornement du style,

mais pour affirmer la vie intérieure moyennant la présence nécessaire du monde. Alors, le drame de l'esprit est présenté à travers la sensation.

On a trouvé dans la psychologie mauriacienne, d'une part, - l'analyse cruelle des âmes livrées à leurs sens, à leur orgueil, à leur avarice, et, d'autre part le thème de la purification. Mauriac a une vision sombre et parfois féroce des passions humaines, - mais en trouve en même temps la force d'une lumière divine qui, suspendue sur le drame, en éclaire la signification et suggère un espoir. Tout cela parfaitement dosé car, chez Mauriac, l'évolution du livre suit exactement l'évolution du personnage central et l'ensemble forme un tout si compact, si vigoureux qu'on n'en saurait rien retrancher.

Les personnages étudiés sont des femmes, mais des femmes - symboles qui reflètent notre propre image. En examinant le fond de leurs âmes, c'est notre vérité essentielle que ce psychologue - infailible fait éclater. Si nous voulons, sans mensonge, descendre aux enfers de nous mêmes, nous y découvrirons l'écho de leur ardeur, de leurs souffrances, de leurs faiblesses, de leurs passions, de leurs révoltes et de leurs désespoirs.

C'est donc par leur vérité profonde autant que par la chaleur communicative de leur présence que ces femmes affirment la vie et qu'elles constituent un monde aussi réel et aussi frémissant -- que le nôtre.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- ALBÈRES, R. H.- Métamorphoses du roman, Ed. Albin Michel, 270 p.
- ALYN, Marc.- François Mauriac, Ed. Pierre Seghers. 1960. 219 p.
- BOISDEFFRE, Pierre de.- Métamorphose de la littérature, Ed. Alsatia. 379 p.
- CHAIGNE, Louis.- Vie et oeuvres des écrivains. 254 p. Ed. F. Lanore
- LANSON, G.- Histoire de la littérature française, Remaniée et -
complétée pour le période 1850-1950 par Paul Tuffrau.-
Paris, Librairie Hachette, 1963. 1441 p.
- MAURIAC, François.- Le romancier et ses personnages, Précédé d'-
une étude de Edmond Jaloux; Buchet/Chastel. 222 p.
- _____.- Thérèse Desqueyroux, Paris, Bernard Grasset,
1969. 184 p. (Le livre de poche N° 138).
- _____.- Le baiser au lépreux, Paris, Bernard Grasset,
1968. 178 p. (Le livre de poche N° 1062).
- _____.- Le désert de l'amour, Paris, Bernard Grasset,
1969. 244 p. (Le livre de poche N° 691).
- _____.- Génitrix, Paris, Bernard Grasset, 1966. -
160 p. (Le livre de poche N° 1283).
- MAGNY, Claude Edmond.- Histoire du roman français depuis 1916. -
Ed. du Seuil. 350 p.

- PICON, Gaëtan.- Panorama de la nouvelle littérature française. -
- RAIMOND, Michel.- La crise du roman. Librairie Jose Corti, 539 p.
- RANGOEUR, René.- Bibliographie de la littérature française moderne, Librairie Armand Colin. 275 p.
- SIMON, Pierre-Henri.- Histoire de la littérature française au
XX siècle 1900-1950, Collection Armand Colin, --
224 p.
-
-- Mauriac par lui-même, "Ecrivains de tous-
jours" aux éditions du Seuil. 1968. 191 p.

Table des Matières.

INTRODUCTION.		1
C h a p i t r e	I	
PORTRAIT PHYSIQUE.		6
C h a p i t r e	II	
L'INSTINCT DE LA PROPRIETE.		26
C h a p i t r e	III	
L'INTELLIGENCE DES HEROÏNES.		36
a) Intellectualité.		
b) Passivité.		
C h a p i t r e	IV	
L'AMOUR ET LA FEMME.		66
a) La pureté.		
b) La femme devant l'acte charnel.		
c) Les rapports de la femme avec son mari.		
d) Attrait pour un autre homme.		
e) La solitude.		
C h a p i t r e	V	
LA MATERNITE.		122
C h a p i t r e	VI	
LA FEMME ET DIEU.		138
a) La Conscience.		
CONCLUSION.		157
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.		160